

# ARTAIIS

art contemporain



ARTAIÏS

MAI/SEPTEMBRE 2019

#22

**P. 2 DECOUVERTES**Charlie Boisson  
Anaïs Tondeur**P. 4 PORTRAIT**

Io Burgard

**P. 6 EXPOSITIONS**Fondation Cartier, Scène émergente  
européenne  
Théo Mercier  
Lignes de vies  
Thu-Van Tran  
De l'immersion à l'osmose  
Take care**P. 11 LIEUX**

La Fondation Verbeke

**P. 12 EN RÉGIONS**Alicja Kwade  
Sur le chemin des abbayes normandes  
Les projets inédits du CRP/  
Gyan Panchal  
Gilgian Gelzer  
Il était une fois dans l'Ouest**P. 20 HISTOIRE**Gigantisme  
Les collections privées, de leur temps  
Art et utopie au pays des Sovièts**P. 23 EVENEMENTS**La Gacilly, à l'ouest comme à l'est  
Montpellier Contemporain  
Prix Sciences Po pour l'Art Contemporain  
28<sup>e</sup> édition de l'art dans les chapelles**Co-directrices de la publication :**

Dominique Chauchat et Sylvie Fontaine

**Ont collaboré à ce numéro :**Alix Chambaud, Dominique Chauchat,  
Guillaume Clerc, Matthieu Corradino,  
Marie-Elisabeth de La Fresnaye, Sylvie Fontaine,  
Marie Gayet, Gilles Kraemer, Pauline Lisowski,  
Clara Mure, David Oggioni, Elise Roche,  
Patrick Scemama.

3 parutions par an, tirage 2500 exemplaires

Prochain numéro à paraître en octobre 2019

Dépôt légal : 15 mai 2012 - ISSN 2265-5336

**Aidez Artaiïs dans ses projets : Adhèresz !****Détails page 16.**

Suivez-nous sur Facebook et Instagram

visuel de couverture : Kris Lemsalu, So let us Melt and Make  
no Noise, 2017. Techniques mixtes et céramique, dimensions  
variables. Courtesy Tallinn et galerie Koppe Astner, Glasgow.  
© Kris Lemsalu. © Temnikova & Kasela Gallery.  
© Galerie Koppe Astner. Photo © Robert Glowacki.Charlie Boisson, *Délucieux souneur*, (détail), 2019. Courtesy de  
l'artiste et de l'Ahah.

Dans « *Équation de l'objet trouvé* », Breton évoque une promenade avec Alberto Giacometti aux puces de Saint-Ouen. « Un Hasard Objectif »<sup>1</sup> lui permit ce jour-là de tomber sur un bois sculpté en cuiller à talon, comblant le manque d'une pantoufle de Cendrillon dont il réclamait en vain un modelage à son ami : il comprend alors que la trouvaille d'objets est révélatrice et symbole, comme le rêve, de désirs cachés, incarnés également par le masque qui séduisit Alberto au cours de la même sortie.

Aussi Boisson hybride-t-il des objets utilitaires chinés, recyclés en des analogies discrètes et subtiles, afin que la lecture s'opère dans l'allusion et la découverte introspective des non-dits.

Pas d'objet trouvé sans manque – explique Freud via la découverte par l'enfant de l'absence de pénis chez sa mère, générant chez ce dernier une frustration qu'il va combler par du fétiche<sup>2</sup>. Charlie trouve dans ce théorème le sens qui s'opère dans sa pratique de l'assemblage : à l'image de la construction de la psyché, il incorpore par sérendipité, présence, absence, interaction, les agrégeant sculpturalement en une respiration fétichiste, telle une séquence qui compile une vision de l'objet alliant désir, possession, manque, déni.

Le pied, archétype du fétichisme, est fragmenté, décliné, emmanché, thermoformé. Il se greffe sur des reliques ithyphalliques, constructions d'opacités, reflets, brossages, circulations de fluides,

interpénétrations de fourrures. Un amalgame composite de résine synthétique et de minéral lui sert de structure pour une distanciation à la fois neutre et incarnée.

La photographie, qui porte en elle le vestige archaïque du rapport à la mort<sup>3</sup>, se superpose à sa production, qui inclut entre autres une architecture totémique du corps, et s'ancre sur une réflexion podophile autour du socle. Elle combine des bibelots symboliques, sorte de puzzles d'artefacts, mêlant artisanat perdu et désenchantement technologique, fusionnant désir et castration, beauté de l'inutile et glorification de l'osmose.

L'Ahah qui accueille l'exposition, est elle-même une structure unique et plurielle à la fois. Greffée sur trois sites – en étage sur rue et en bord de Seine, elle est fondée sur la base d'un décloisonnement intergénérationnel entre Pascaline Mulliez et Marine Veilleux ; fruit de deux parcours différents, elle offre par la rencontre, le dialogue, l'ouverture et la générosité à ses 14 artistes - issus de pays différents - temps, espace, constance et compagnonnage dans la fidélité ; et qui dit fidélité dit pérennité.

<sup>1</sup> André Breton, *Équation de l'objet trouvé*, 1934, Documents 34<sup>2</sup> Sigmund Freud, *Fétichisme* 1927<sup>3</sup> Roland Barthes, *La chambre claire*, 1980



Anaïs Tondeur, *Paris flotte-t-il*, Vue de la vidéo, Anaïs Tondeur 2017 et Germain Meulemans 2019

À la sortie de l'école Rudolf Steiner où la pédagogie Waldorf n'opère aucune distinction entre nature et culture, Anaïs Tondeur passe par le Royal College of Arts et la Saint Martin School avant d'entamer, en poétesse exploratrice spéléologue, une série de résidences entre art et science, lors desquelles s'enracineront des mises en fictions problématiques, à la lisière du visible et de l'invisible, constructions historiques et savoirs, mythes et légendes, passé et présent, conscientisant au moyen de médiums classiques ou d'avant-garde, nos ancrages écocides dans l'évolution du monde.

Imprégnée tout autant par les récits de Jules Verne que par la pensée de Michel Serres, elle s'empare des éléments, collaborant avec géologues, géophysiciens, anthropologues, mathématiciens, biogénétiens, écologues, océanographes, ornithologues, astronomes.

La Nasa lui permet d'envoyer dans l'espace un rêve centenaire manuscrit de Camille Flammarion reproduit sur feuille miroir, à bord de la sonde spatiale Osiris Rex actuellement en route vers l'astéroïde Bennu qui fonce sur notre terre.<sup>1</sup>

Du Cnes, elle dessine la lune au graphite, perçue à différentes périodes de son observation, focalisant - entre le point de vue immémorial et celui des soviétiques en passant par celui de Galilée - comment le regard et la science transforment la conscience de la nature.<sup>2</sup>

Affligée par la présence de particules de noir de carbone, de la troposphère à nos veines, elle piste, protégée par des masques respiratoires, lors d'un voyage de 1350

km du nord au sud de l'Angleterre, les traces des météores issues de nos activités industrielles et marchandes, mouvements des polluants atmosphériques relevés par la Commission Européenne. Elle extrait les particules des fibres de masques plongés dans un bain d'ions, et les transforme en encres qui serviront à imprimer les cieus nuageux photographiés tout le long du voyage.<sup>3</sup>

*Tchernobyl Herbarium* est constitué de 32 rayogrammes des végétaux cultivés par le généticien M. Hajduck dans la zone d'exclusion ukrainienne, aspirant à un anthropocentrisme plus cosmomorphe.

Des sols urbains de Paris, Les Lilas, Nogent-sur-Marne, Montreuil, Montpellier, Aberdeen, Anaïs part à la trace du *Petrichor* - néologisme évoquant le sang des dieux pour définir l'art ténébreux de l'olfaction du sol après la pluie, senteur tant recherchée par l'industrie du parfum : elle en extrait un dispositif transdisciplinaire réalisé en distillant 72 essences d'après échantillons prélevés sur les sites de zones industriellement contaminées.<sup>4</sup>

En écho elle performe un triptyque de rituels pour la transformation d'émotions en force d'agir : en un geste symbolique pour la re-fertilisation des sols, inspirée du travail des lombrics, elle offre une coupe réalisée à partir de lait maternel à un sol appauvri par les activités industrielles. Un rite collectif, pour échapper au déni, rassemble nos larmes pour pleurer le monde vivant qui se disloque. Elle donne son sang « utérin » afin de générer une exploration de la féminité autre que via la question de la maternité.<sup>5</sup>

Parmi d'autres projets présentés

notamment lors de l'ArtCop21<sup>6</sup>, elle nous propose, suite à une résidence au Cnam, un voyage onirique dans les entrailles de Paris.

Entre le Pendule de Foucault et la tour chapelle de l'ancienne église Saint-Martin-des-Champs ouverte pour l'occasion, une flaque d'eau dans le déambulatoire protogothique rayonnant, réveille la légende d'une source souterraine évoquée dans le roman d'Umberto Eco. Le personnage d'un sourcier incarné par l'anthropologue Germain Meulemans, remontera l'histoire, frôlant avec le concept de collapsologie..

<sup>1</sup> *L'envol du rêve*, installation vidéo, sélection d'objets et de dessins, 2016

<sup>2</sup> *Mutation Du Visible*, 2013-15

<sup>3</sup> *Noir de Carbone*, 2017 Installation, 15 Tirages pigmentaires au noir de carbone, 100x150cm

<sup>4</sup> *PETRICHOR* Installation, HD vidéo, HDV, Col, 13', *Alambic, sols, distillations*

<sup>5</sup> *Galalithe* 2016 Video installation, *Concrétion de lait maternel*

*Appel aux Larmes*, 2018.

*Selenhydre*, 2019 <https://vimeo.com/31013274>

<sup>6</sup> <http://www.artcop21.com/evénements/leophones-whistle/>

► *Paris flotte-t-il ?*  
Église du Musée des Arts et Métiers  
60 rue Réaumur - Paris 3<sup>e</sup>  
jusqu'au 23 juin

► *Cumulus Subterraneus*  
Médiathèque  
32 Rue Gabriel Péri, Montrouge  
du 18 mai au 15 juin  
le 21 juin (17h-21h) : concert expérimental  
L'appel du nuage  
Chantier de la gare : cf.facebook

► *Un autre monde///dans notre monde*  
Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur  
20, Bd de Dunkerque, Marseille  
jusqu'au 2 juin

► *Noirs de Metz*  
Galerie Octave Cowbell  
5 rue des Parmentiers, Metz  
du 13 juin au 13 juillet



Io Burgard, *Vue d'exposition La bête dans la jungle*, production par le MRAC Sérignan, 2018, photo Aurélien Mole.

L'installation présentée en 2018 par Io Burgard au MRAC de Sérignan, offre une bonne porte d'entrée dans l'ensemble de son travail. Elle avait pour titre *La Bête dans la jungle* et s'inspirait de la nouvelle du même nom publiée par Henry James en 1903. Le destin du héros de James, John Marcher, avait frappé Io Burgard, car elle y voyait une ressemblance avec celui de l'artiste.

John Marcher est persuadé que le Destin l'a désigné pour accomplir quelque chose de prodigieux. Amoureux de May Bartram, qu'il considère comme la femme de sa vie, il n'ose pas la demander en mariage avant d'avoir accompli cette grande action fatidique qu'il juge imminente, qui le « guette comme une bête à l'affût, tapie dans l'ombre de la jungle, prête à bondir ». Mais le temps passe et la « bête » tarde à se

montrer, jusqu'au jour où May, sur son lit de mort, lui révèle qu'elle était enfin sortie des taillis : elle n'était pas venue l'attaquer de face, mais de derrière pour l'engloutir et faire de lui la chose prodigieuse qu'il s'attendait à voir venir du dehors : un être extraordinaire ayant manqué de manière insensée l'occasion de vivre heureux auprès de celle qu'il aimait.

N'est-ce pas là le risque auquel est exposé tout artiste ? De projeter, sans s'en apercevoir, à même le monde, ses fantasmagories ? Et de devenir ainsi aveugle à la réalité ? Le travail de Io Burgard exprime ce constant souci de ne pas confondre ses états intérieurs avec l'état des choses, pour conserver un sens des réalités. Car l'œil de l'artiste, plus encore que l'œil ordinaire, ne tourne pas seulement autour du monde mais aussi autour de son propre axe, alternant les visions extérieures et intérieures, et s'exposant de la sorte au risque de prendre ses rêves pour des réalités. Dans ce mouvement complexe, il génère un tore : ce volume géométrique à double révolution, décrit par la rotation d'un cercle tournant le long d'un autre cercle. A l'instar du double mouvement du globe terrestre, le globe oculaire de l'artiste tourne simultanément - si l'on peut dire - autour des choses et de lui-même : dans un va-et-vient permanent entre le monde extérieur et celui de l'esprit.



Io Burgard, *Les fontaines repenties (gouttes)*, plâtre, filasse, métal, encre, résine, produit par le CAC Chanot, 2018.

Chez Io Burgard, ces deux cercles sont figurés par les deux trous du panneau abritant son *Arrêt de bus* : une des pièces les plus parlantes de l'installation *La Bête dans la jungle*, présentée isolément au Prix Sciences Po de cette année – dont Io est l'une des nominées. C'est un symbole des stations de la vie d'un artiste, pendant lesquelles il contemple l'univers, dans l'espoir de voir surgir un événement : quelque chose qui tranche sur le cours ordinaire des phénomènes. Mais sans jamais être sûr qu'une fois survenu, cet événement soit bien réel, tant son œil ne cesse d'entre-couper ses vues sur le monde d'aperçus intérieurs. Car l'artiste est tout aussi exposé que John Marcher au risque qu'un tel fait extraordinaire ne soit qu'une utopie (littéralement un « non lieu »), une représentation se déroulant hors de tout espace, dans le pur flux temporel intérieur de la conscience.

Une crainte qui suit la création artistique comme son ombre mais qui alterne chez Io Burgard, comme l'expiration succède à l'inspiration, avec l'espoir que même l'utopique puisse devenir un jour, en partie du moins, réalité. Car la frontière entre l'utopie et la réalité est fluctuante. La progression de l'histoire humaine n'est-elle pas due à des utopies ? C'est l'idée défendue par Ernst Bloch dans son livre *Le principe espérance* : lorsqu'une utopie s'incarne dans l'esprit de plusieurs personnes, elle devient comme « l'air du temps », un souffle qui s'insinue dans la réalité et finit par l'imprégner de ses figures.

Tout cela, Io Burgard avait déjà appris à le connaître, quelques années auparavant, en 2016, en répondant à l'invitation de Nicolas Bourriaud à participer à une exposition collective aux Moulins de la Galleria Continua dont le sujet était le *Nouveau Monde industriel*. C'était l'occasion pour elle de se remémorer que certaines utopies peuvent commencer par prendre corps dans la réalité, comme les phalanstères de Charles Fourier. Elle représente cette idée dans une vaste installation au sein de laquelle trône une *Balance harmonique* : un linteau de porte suspendu, balançant au gré des courants d'air, aux extrémités duquel pendent deux médaillons dans lesquels sont figurés les symboles cabalistiques de la Foi et de l'Univers. C'est suggérer que la foi en une utopie, portée par l'air du temps, par l'humeur ambiante des esprits, peut prendre corps, du moins partiellement, dans l'univers réel et l'amplifier.

Ce sont de telles idées qui semblent motiver actuellement Io Burgard. Invitée par Solenn Morel, directrice du Centre



Io Burgard, *Balance harmonique*, Galleria Continua 2016, photo Romain Darnaud.

d'Art Les Capucins, à participer à une Résidence d'artistes aux Ateliers des Arcques, notre artiste fera partie d'un Club synergique avec Chloé Dugit-Gros, Dominique Gilliot, Yoan Sorin et Eva Taulois. Leur mascotte sera le faisant, oiseau symbolisant le concert, l'accord des esprits. C'est dans ce cadre que Io Burgard travaille à imaginer en ce moment une sculpture-cabane, image en trois dimensions de l'esprit d'un artiste où se logent des utopies. L'installation

sera sonore. L'air circulera à travers cette cabane chantante en émettant un son, en grande partie aléatoire : comme l'air du temps, circulant dans l'esprit des artistes, leur fait parfois acquérir la certitude de participer par leur musique intérieure, à un chœur racontant une histoire destinée à devenir réalité.

► Résidence des Ateliers des Arcques  
Presbytère, Les Arcques  
du 9 juillet au 27 septembre



Io Burgard, *L'arrêt de bus*, plâtre, filasse, métal, produit par le MRAC, photo Aurélien Mole.



George Rouy, *Stutter*, 2017. Courtesy de l'artiste et de Hannah Barry Gallery, Londres © George Rouy. Photo © Damian Griffiths

L'exposition *Jeunes artistes en Europe. Les métamorphoses* présente 21 artistes de 16 pays européens, choisis par l'équipe de la Fondation Cartier à l'issue d'une année de prospection sur le continent. « Quand on partage, c'est toujours mieux ! » entend-on dans la vidéo de Jonathan Vinel, réalisée à partir du jeu vidéo *Grand Theft Auto V*...

Que partagent alors ces jeunes artistes ? D'abord, l'âge, à quelques années près : ils sont nés entre 1980 et 1994. Puis, l'espace culturel européen : tous ont grandi après la chute du mur de Berlin et la plupart d'entre eux se sont formés ou vivent ailleurs que dans leur pays d'origine. Également, ils se retrouvent sur une pratique artistique faisant des grands écarts entre le minimal et le monumental, dévoilant un intérêt pour l'hybridation, le collage, le recyclage et puisant dans l'histoire, le folklore, et les mémoires collectives. Enfin, c'est leur première exposition dans une institution, qui leur offre la possibilité d'affirmer leur singularité dans une scénographie ouverte de Benjamin Graindorge.

Ainsi, l'imposant cabinet du grec Kostas

Lambridis réinterprète l'art du mobilier XVIII<sup>e</sup>, avec des matériaux aussi bien précieux que pauvres pour copier ce que l'artiste considère comme « un parfait exemple de vanité sublime ». Poursuivant son exploration poétique de l'évolution des formes, Marion Verboom s'est inspirée d'ornements d'architectures anciennes et brouille la chronologie des styles avec les colonnes colorées à l'aspect brut de la série *Achronies*. Semblant s'échapper du grand papier peint réalisé in situ par l'anglais Charlie Billingham, les peintures reprenant des caricatures d'aristocrates anglais de la fin du XVIII<sup>e</sup> sont-elles une allusion ironique à la situation actuelle en Angleterre ?

Si les réalités sociales et politiques ne semblent pas être les préoccupations majeures de ces artistes, ou tout du moins ne sont pas énoncées comme telles - certaines œuvres s'affranchissent même totalement d'un regard sur le réel, citons par exemple les peintures voluptueuses de l'anglais George Rouy - une attention au présent ressort cependant avec les installations de Formafantasma et Tenant



Myriam Haddad, *La chute*, 2018. Courtesy de l'artiste et Art:Concept, Paris © Myriam Haddad. Photo © Claire Dorn

of culture. Pour le premier, un duo d'artistes italiens, le projet *Ore streams* s'intéresse aux déchets électroniques en tant que ressources primordiales, et en fait la démonstration dans une série de mobilier de bureau au design épuré. La « post-productrice » néerlandaise Hendrickje Schimmel explore l'impact des tendances, via les magazines de mode et les réseaux sociaux, sur les habitudes vestimentaires et donne une nouvelle vie à des vêtements usagés. Les patchworks d'habits ainsi créés, sorte de kit de survie contemporain urbain, suggèrent des corps solitaires mais résistants, en contrepoint du



Kostas Lambridis, *The Elemental Cabinet*, 2017. © Kostas Lambridis. Photo © Yen-An Chen

film de Lap-See Lam (suédoise d'origine hongkongaise), où, sur des images de restaurants chinois en Suède, une voix off parle de l'identité culturelle et de l'exil. Vivre en Europe permet-il de partager un imaginaire commun ?

Au sous-sol, sont réunis des artistes dont l'attention se focalise sur la figure humaine et l'espace intime, - et même très intime avec le film du portugais Gabriel Abrantes ! L'étrangeté de l'imaginaire est encore plus marquée dans les peintures explosives de Myriam Haddad (France/Syrie), les sculptures biomorphiques de Raphaela Vogel (Allemagne), le décor théâtral de la tchèque Klara Hosnedlova et ses tableaux brodés, ou encore l'installation du russe Evgeny Antufiev, à la fois sacrée et profane. Des « métamorphoses » qui se contaminent parfois les unes les autres, dans la vision d'un monde entremêlé.

► *Jeunes artistes en Europe. Les métamorphoses.*  
Fondation Cartier  
261 Bd Raspail, Paris 14<sup>e</sup>  
jusqu'au 16 juin



Raphaela Vogel, *Jessica*, 2018. Courtesy de l'artiste et Galerie Gregor Staiger, Zurich. © Raphaela Vogel. © Galerie Gregor Staiger.



Klara Hosnedlova, *Untitled*, série *Seated Woman*, 2019.  
© Klara Hosnedlova. Photo © Zdenek Porcal



Théo Mercier, *Built to last*, 2019, emballage pour œufs en cellulose moulée, œufs de poule évidés, polystyrène. Photo : © Erwan Fichou, 2019

Théo Mercier sculpteur et metteur en scène pour le spectacle vivant trouve, pour la seconde fois, au musée de la Chasse et de la Nature, le lieu idéal pour installer ses sculptures. Elles associent objets ou œuvres d'art populaire collectés lors de ses voyages. Explorateur, il propose un nouveau regard sur cet espace riche en histoires et mystères. Il interroge les projets de scénographie des musées en troublant les modalités d'accrochage, de l'étalage du magasin au cabinet de curiosités jusqu'à l'aire de jeu. « Je ne crée pas seulement une exposition mais plus profondément, un environnement, une sorte de décor d'exposition. »<sup>1</sup> affirme-t-il.

Théo Mercier renverse les relations entre homme et nature et met en lumière la domestication de la nature et principalement la place de l'animal pour recréer un système de classification. Animal, végétal et minéral, devenus objets de nouvelles sculptures insolites, composent un univers factice qui convoque une sensation d'étrangeté. Ces œuvres incarnent une tension entre jeu et contrôle, plaisir et effroi, mou et tranchant. Ces sculptures sont à la fois tendues dans un élan qui les élève, et dans un potentiel effondrement. Certaines suggèrent des objets pour animaux domestiques tandis que d'autres forment d'étranges totems. Composées de diverses matières, pierre, acier, œufs, couleurs, ces pièces font écho à des situations ludiques et violentes. Elles convoquent chacune une hétérotopie, association de plusieurs espace-temps. Rêve et cauchemar, érotisme et perversion, émanent également de cette exposition.

L'artiste conduit le spectateur à aiguïser son regard et l'incite à prêter attention aux différentes provenances des objets. De quels lieux viennent-ils ? Sont-ils originaux ou copiés ? Ses œuvres nous amènent à repenser les principes de la collection, des genres nouveaux à l'heure de la mondialisation et de la reproduction de masse.

Il a recréé une identité à l'espace neutre du rez-de-chaussée, l'a transformé en un lieu mystérieux, une « animalerie géante »<sup>2</sup>, en disposant ses œuvres comme sur des rayonnages. En prenant le musée comme une scène de théâtre, il a immiscé ses sculptures à côté d'œuvres historiques, dans les différentes salles consacrées au thème animalier. Théo Mercier, en nouveau maître des lieux, désoriente les habitudes du visiteur. « J'aime l'idée que le visiteur incarne plusieurs rôles à la fois. » Il se trouve alors dérouté, à la recherche de ses pièces aux multiples sens.

<sup>1</sup> Entretien avec Claude D'Anthenaise

<sup>2</sup> Entretien avec Claude D'Anthenaise

► Musée de la chasse et de la nature  
62 rue des Archives, Paris 4<sup>e</sup>  
jusqu'au 30 juin



Théo Mercier, *Vénus à l'œuf I, II et III*, 2019 HD ©Erwan Fichou.



Abraham Poincheval, *Ours*, 2014, © Musée de la chasse et de la nature. Courtesy Semiose Galerie, Paris.  
Photo : © S. Lloyd. ©ADAGP, Paris 2019

Depuis son ouverture en 2005, le MAC VAL a fait de la question de l'identité un de ses thèmes de prédilection, avec, entre autres, l'exposition collective, *Emporte-moi/Sweep me off my feet*, en 2009, qui analysait la place de l'économie ou de l'émotion dans nos existences ; avec, en 2015, *Chercher le garçon*, qui interrogeait les codes de la masculinité et du genre ; ou, en 2017, avec *Tous, des sang-mêlés*, qui remontait à la source de nos racines culturelles et originelles.

*Lignes de vies – une exposition de légendes*, qui s'est ouverte récemment, réunit des artistes qui ont fait de l'autobiographie et de la biographie un socle pour la construction de leur œuvre. Il ne s'agit pas d'un geste narcissique, comme les simples additions de selfies que l'on voit si souvent aujourd'hui, mais bien d'une identité construite et choisie, délibérément mise en scène.



Michel Journiac, *La Bourgeoise au musée*, 1994.  
Photo © Eric Lamaouroux Galerie Christophe Gaillard, Paris. © ADAGP, Paris 2019

« Considérant que l'identité est une fiction qui se performe, un récit multiple et fragmenté, se raconter, faire de sa biographie – de sa geste – une matière première est donc un acte de déconstruction, d'affirmation, "d'empuissance" », écrit Frank Lamy, son commissaire. « Quelle place laisser à la famille, à l'Histoire, à la transmission, à l'héritage ? Au nom propre ? Aux relations avec le vivant, avec le cosmos ? », se demande-t-il.

Les quelque 80 artistes réunis pour l'occasion sont de générations et de nationalités différentes, tout autant que leurs pratiques, qui recouvrent un large champ : de la peinture à la sculpture, en passant par la photo, la vidéo, la performance ou même l'écriture.

En matière de construction de l'identité, certaines figures historiques s'imposent, comme celles d'ORLAN, de Michel Journiac, de Jacques Monory ou d'Annette Messager. Mais plus que sur ces artistes, désormais bien connus, c'est sur de plus jeunes ou sur ceux qui occupent une place importante dans l'exposition, que nous voudrions nous arrêter. Sur Edi Dubien, par exemple, qui occupe tout un mur et qui associe des sculptures à des peintures et des dessins. On a découvert récemment le travail de cet artiste qui évoque les questions de genre et d'identité sexuelle et les douloureux souvenirs d'enfance qui y sont associés. Une toile résume bien son propos, mais aussi celui de l'exposition toute entière : on y voit le haut d'une tête, la chevelure et les oreilles, soutenu par des branches d'arbres, le reste du visage n'étant pas présent, comme s'il était encore en

construction, comme si la nature ne l'avait pas totalement achevé.

Sur le plan de l'identité sexuelle – et là très précisément de l'homosexualité –, une autre pratique retient l'attention, qui associe photos et sculptures, et qui occupe aussi tout un mur : celle de Damien Rouxel, un fils d'agriculteur qui témoigne de la difficulté de vivre à visage découvert dans un milieu social comme le sien, et qui n'hésite pas à faire intervenir les membres de sa famille dans les photos qu'il met en scène.

Mais d'autres participent de cette mise en avant de l'intime : David Brognon & Stéphanie Rollin, par exemple, qui montrent, reproduites en néons surplombant les murs de la salle, des lignes de la main censées évoquer des situations émotionnelles particulières ; Abraham Poincheval, qui vit des expériences limites en s'enfermant pendant des jours dans le corps d'animaux taxidermisés (ici un ours) ; Karina Bisch qui déjoue non sans humour les empreintes que Klein laissait sur les murs à l'aide de femmes nues recouvertes de peinture (les *Anthropométries*, geste machiste par excellence). Quant à Elina Brotherus, elle confronte des photos réalisées à Chalon-sur-Saône, à son arrivée en France, à d'autres faites douze ans plus tard au même endroit, et elle pousse l'incertitude à son comble : même lieu, même environnement, même silhouette, seule la couleur de cheveux change. Alors qui est qui et où ? C'est tout l'enjeu de cette troublante exposition.



*De temps en temps  
Les nuages nous reposent  
De tant regarder la lune.*  
Matsuo Bashō

24 heures, c'est le temps d'une respiration terrestre et pour l'artiste Thu-Van Tran le temps d'un passage furtif sur les traces de son histoire et de son passé. C'est celui-là même qui nous conduit à la ville d'Hô Chi Minh en 1979, année de sa naissance. Deux années plus tard, c'est en France qu'elle s'enracine. Son thème de prédilection ? « La question du déplacement, physique et culturel notamment au travers d'épisodes de l'histoire coloniale ».<sup>1</sup> L'art de Thu-Van Tran nous propose une relecture des récits de civilisations : ses formes sont des témoignages de l'histoire passée, pétries d'une expérience sensible et présente au monde. Bien souvent, son œuvre s'inscrit à la suite d'un voyage et devient l'interprétation d'un souvenir, d'un sentiment, d'une histoire. Ce périple à Hanoï est ici vécu comme une journée initiatique plongée dans la réalité d'un lieu marqué au fer rouge par son contexte historique, politique et culturel.

Sous l'impulsion de Claire Le Restif, Thu-Van Tran est invitée au Crédac à matérialiser ces révélations intimes, fruits de cette expérience. Pensée comme une boucle, l'exposition nous aspire dans un monde qui dialogue entre passé et présent, un voyage intime autour des mythes et de l'histoire du Vietnam. Tout a commencé par la visite de Thu-Van Tran au temple de la littérature, un lieu où reposent 82 tortues taillées dans la pierre au 14<sup>ème</sup> siècle et incarnant chacune sous forme de haïkus (sur leur stèle) un savant vietnamien.

De retour en France, l'artiste imagine que chacune de ces gardiennes du passé s'est adressée à elle comme si c'était le pays lui-même qui lui parlait. « C'est par l'écriture, cet acte de transformation absolu » (Marguerite Duras) que l'artiste interprète cet échange rêvé : les mots deviennent alors pilier et souffle de l'exposition elle-même composée en trois actes comme le haïku. Par lui « on inspire, puis on réinjecte ce que l'on a conservé, modifié et digéré en nous ».<sup>2</sup>

Au Crédac, c'est donc 82 tortues de cire qui accueillent le visiteur. Celui-ci sera ensuite conduit dans la deuxième salle où est projeté un film de 24 minutes retraçant ce pèlerinage express : l'errance d'une femme, Hoa Mi (rossignol en



Thu-Van Tran, *82 tortues me disent* (détail), 2019. Coproduction : Thu-Van Tran, le Crédac, Meessen de Clercq. Courtesy de l'artiste et galerie Meessen de Clercq, Bruxelles. Vue de l'exposition 24 heures à Hanoï, Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac, 2019. Photo : André Morin / le Crédac.

Vietnamien) prise entre deux temps de l'histoire de son pays. C'est enfin le temps du dernier vol dans la salle qui clôture ces 24 heures. Ici, une fresque annonciatrice, qui contient en elle sous ce gris apparent, des couleurs vives, tranchées : référence au Rainbow Herbicide, produit chimique répandu par avion sur les plantations d'hévéa ou utilisé comme arme durant la guerre du Vietnam. L'horreur fusionne avec le sublime : une constellation de points lumineux, une expérience de l'émerveillement. « Il s'agit, comme pour l'ensemble de mon travail d'introduire une expérience esthétique comme modalité d'une relecture possible de l'histoire ; l'émerveillement comme contrepoint à la violence. Selon moi, le parti pris de la beauté et de l'émerveillement est une posture artistique valide. Tout comme Hô

Chi Minh qui dans sa cellule écrit et délie la misère en créant des situations – littéraires - d'enchantement, je suis à la recherche d'un « dé-liage » (...) Il s'agit davantage d'un transfert de force et d'intensité (...) si l'impact de la violence est terrible, l'émerveillement doit, en retour être inouï afin de libérer les imaginaires ».<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Extrait du dossier de presse du Crédac

<sup>2</sup> Extrait de l'entretien entre Thu-Van Tran et Claire Le Restif dans le hors-série *Beaux Arts magazine*

<sup>3</sup> Extrait de l'entretien entre Thu-Van Tran et Claire Le Restif dans le hors-série *Beaux Arts magazine*

► 24 heures à Hanoï  
Le Crédac, Centre d'art contemporain d'Ivry  
La Manufacture des Oeillels  
1 Place Pierre Gosnat, Ivry-sur-Seine  
jusqu'au 30 juin



Thu-Van Tran, *Colours of Grey*, constellation des 82 tortues (détail), 2019. Courtesy de l'artiste et galeries Meessen de Clercq, Vue de l'exposition 24 heures à Hanoï, Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac, 2019. Photo : André Morin / le Crédac.

# COMMENT AVANCER DANS UN MONDE ABÎMÉ ?

PAR DOMINIQUE CHACHAT



Berdaguer & Péjus, *Y40-Autorépliquant*, 2016. Courtesy des artistes et de la galerie Papillon, Paris  
© Adagp, Paris, 2019

C'est cette question cruciale à laquelle le FRAC Ile-de-France et l'IAC\* de Villeurbanne tentent de répondre, avec les propositions de 16 artistes de la collection de l'Institut.

Entre interrogations sur notre rapport au monde, évocation de modalités d'états modifiés de conscience, possibilités de transformation de nos sociétés, cette exposition nous fait passer du regard (la sensation), à l'expérience (l'émotion), à la responsabilité (la conscience).

**Le regard :** Avec « Spray », Ann Veronica Janssens nous propose un dispositif hypnotique qui joue sur apparition-disparition, tandis que Michel Blazy est présent avec l'une de ses vidéos disséquant le cœur du vivant « sauvage » (que se passe-t-il quand je n'y suis pas ?), alors que celles d'Hicham Berrada poursuivent ses recherches en biologie évolutive (que se passe-t-il quand j'ajoute un peu de ça ?)

**L'expérience :** Plongée dans le blanc, avec la pièce de Berdaguer et Péjus, plongée

dans un univers post-apocalyptique où même les arbres-squelettes sont sans couleurs. Nous n'en admirons que mieux ceux du parc !

Expérience par procuration que la vidéo d'Ana Mendieta, *Le pouls de la terre*, où elle s'enfouit dans la terre-mère pour mieux en renaître.

**La responsabilité :** Comment être un humain parmi les vivants ? La vidéo de Daniel Steegmann Mangrané *Spiral Forest* nous présente une autre vision de la nature que celle de l'humain : le point de vue animal. Question : quel regard porte sur son environnement un paresseux bradype perché sur sa branche, par exemple ? Nous ne pouvons sans doute pas l'imaginer. Que cette espèce disparaisse, et c'est aussi une vision singulière du monde qui disparaît avec lui.

Que l'humanité disparaisse, restent les plantes, les animaux et des machines capables de se réparer, de se répliquer... de nous remplacer ?

\* IAC : Institut d'Art Contemporain

► De l'immersion à l'osmose, *Chaosmose #2*  
FRAC Ile-de-France Le Château  
Domaine de Rentilly  
1 rue de l'Étang, Bussy-Saint-Martin  
jusqu'au 21 juillet

## TAKE CARE

PAR DOMINIQUE CHACHAT



Jeneen Frei Njootli et Tsēmā Igharas, *Sinuosity*, 2018, Biennale d'art contemporain autochtone – Montréal © photo Mike Patten

A travers le soin, c'est nombre de questions très actuelles que pose *Take care* : le genre, l'identité, l'immigration, la prison, la solidarité, la mondialisation, etc.

Initié au Canada, ce cycle d'expositions de la commissaire Christine Shaw, directrice d'une galerie et professeure à l'université de Toronto, explore les multiples dimensions du *care* comme prise en compte de la personne humaine dans tous les moments de sa vie, et comme force organisatrice

de la société, réconciliant le collectif et l'individuel.

Six des neuf artistes sont canadiens, certains issus des populations autochtones, telle Laakkuluk Williamson Bathory qui présente une performance vidéo dans laquelle elle réalise une danse du masque groenlandaise, dans une pièce poétique d'une grande rigueur formelle. Nue sur une peau d'ours, perdue dans un paysage

de glace, elle réactive son lien, à la fois à la tradition, le visage et un pied peints en noir, et à un environnement naturel avec lequel ses ancêtres ont su composer sans le détruire. Elle fait référence à un rite de fécondité tout en posant la question : comment se préparer au changement ?

Sheena Hoszko, pendant sa résidence à la Ferme du Buisson et à la Cité internationale des Arts, a développé son travail sur la prison, qu'elle met en liaison avec le colonialisme et l'esclavage. Elle a

installé 797,35 mètres de clôture plastique de chantier (le périmètre de la prison de la Santé), orange, en contraste avec les uniformes bleus des gardiens, pour nous amener à chercher des alternatives à la prison, en commençant par améliorer la prévention.

Citons enfin Steven Eastwood, cinéaste britannique qui travaille spécifiquement dans le domaine de la maladie, du handicap, du traumatisme. Son installation vidéo, filmée sur plus d'un an, nous rend témoins de la fin de vie de 3 personnes en soins palliatifs. Quoique adoucies par des scènes de la vie sur l'île où le film a été tourné, les images provoquent émotion et empathie.

Bien que très ancrée sur le territoire canadien, l'exposition pose des questions globalisées. Elle nous propose de changer notre regard et d'inventer de nouvelles façons de prendre soin de tous les accidentés de la vie.

► Ferme du Buisson  
allée de la Ferme, Noisiel  
jusqu'au 21 juillet



Jacobus Kloppenburg, *Paviljoen*, 2010, Photo : Tineke Schuurmans.

Fondée par Carla et Geert Verbeke, toujours en construction, jamais achevée, la Fondation Verbeke, située près d'Anvers en Belgique, à quelques kilomètres de la frontière néerlandaise, est le lieu atypique par excellence. Un musée in progress qui a débuté en 2007, lorsque le couple amateur d'art décide d'abandonner son entreprise de transports routiers pour se consacrer à sa passion. De leur ancienne vie, seuls les conteneurs de marchandises restent, ils servent de salle d'exposition, de lieu de passage, de dortoirs. Le musée privé ne bénéficie d'aucune subvention, il est « sponsorisé par la nature ». La fondation jouit d'une rare autonomie et indépendance, à l'image de Geert Verbeke, anti-nationaliste se revendiquant politiquement dadaïste.



Marinus Boezem, *La Lumière Cistercienne Baudelo-Gent*, 2016, Fondation Verbeke, photo : Tineke Schuurmans

« Notre fondation n'est pas une oasis. Ce que nous exposons est inachevé, instable, rugueux, contradictoire, complexe, discordant, vivant et non grandiose ; conformément au monde en dehors de l'enceinte du musée ».

Un parc de douze hectares accueille une centaine de sculptures extérieures, faisant de la fondation l'un des plus grands centres d'art contemporain d'Europe. Nous sommes invités à toucher

les constructions, les enjamber ou les escalader. Nous y sommes même parfois contraints, en traversant par exemple la *Concrete Evidence* de Lodewijk Heylen : un tronçon d'autoroute d'un mètre de large au centre du parc. Les œuvres se fondent sans prétention dans leur environnement, beaucoup d'entre elles sont par ailleurs inachevées. Dans ce temple du land-art, la nature et le temps ont toute leur importance, ils font partie intégrante du processus de création. Marinus Boezem est un de ces artistes in progress, il fait pousser une cathédrale de peupliers, *La Lumière Cistercienne Baudelo-Gent*, qui sera visible dans plusieurs années, le temps que les arbres progressent au sein de l'ancien échafaudage métallique de la cathédrale Saint-Bavon de Gand. Si une journée vous paraît juste pour visiter l'ensemble de l'insolite musée, il est possible de passer la nuit dans l'une des constructions prévues à cet effet. L'Atelier Van Lieshout (ayant proposé le *Domestikator* pour la FIAC hors les murs de 2017) a installé le *CasAnus* dans le jardin de la Fondation Verbeke, une habitation tout confort en forme de colon.



Atelier Van Lieshout, *CasAnus*, 2006, Fondation Verbeke, photo : Tineke Schuurmans

Imbriqué au centre du parc, le bâtiment de 20 000 mètres carrés abrite les expositions permanentes et temporaires dans plusieurs espaces : une serre, une plage artificielle, des volières pour oiseaux, des conteneurs de marchandises et un hangar dédié aux collages. Le couple Verbeke dispose d'une collection de 5 000 collages et assemblages d'artistes d'avant-garde, dada et surréalistes principalement belges, comme Annie Debie, Jane Graverol, Georges Herbiet ou Paul Joostens.

Au sein du bâtiment principal, on peut voir de nombreux animaux empaillés, squelettes et insectes. Ici, la frontière entre vie et mort est délicate, il faut savoir l'appivoiser, peut-être par le biais du bio-art. L'installation permanente *Archiflab* de Martin uit den Bogaard en est l'exemple précis, posant la question d'une vie après la mort. L'artiste connecte des électrodes à des carcasses d'animaux, fœtus, insectes, objets et membres humains afin d'y étudier l'énergie et la fréquence produites. Attirant ou répugnant ? Quoi qu'il en soit : une expérience captivante.

La fondation laisse également une place importante à la création contemporaine, invitant régulièrement des artistes en résidence, comme Michela Dal Brollo, jeune artiste italienne, ayant conçu son œuvre in situ *Re-think from the Within*. La nouvelle exposition temporaire de la fondation, *Coming full Circle*, met également en avant le travail de Peter Beyls, combinant science informatique via ordinateurs et systèmes génératifs hybrides, à découvrir jusqu'à fin octobre 2019.

► *Coming full Circle*  
Fondation Verbeke  
Westakker, 9190 Kemzeke, Belgique  
jusqu'au 27 octobre

## ALICJA KWADE AU CCC OD DE TOURS

PAR SYLVIE FONTAINE



Alicja Kwade, *The Resting Thought*, vue d'exposition au CCC OD, Tours, France, février 2019 © Alicja Kwade. Photo: F. FERNANDEZ - CCC OD, Tours. Courtesy the artist and kamel mennour, Paris / London.

Situé en plein cœur du quartier historique de Tours, le CCC OD<sup>1</sup> invite cette année, et ce dans le cadre de la manifestation internationale « Viva Leonardo Da Vinci, 500 ans de Renaissance(s) », l'artiste polonaise Alicja Kwade à investir la magnifique nef aux larges baies vitrées ouvertes sur la ville et l'église Saint Julien. Nombre d'entre nous avaient pu découvrir son installation *WeltenLinie* à la biennale de Venise en 2017. Avec *La pensée au repos*, cette « manipulatrice de perceptions » joue avec le temps et l'espace et invite le visiteur à parcourir un labyrinthe, composé de murs de béton alternant avec des miroirs et cadres métalliques évidés.

Alicja Kwade, née en 1979 et travaillant à Berlin, explore les notions de réalité et d'illusion, dans la tradition de la sculpture et d'une esthétique héritée du minimalisme. Que regardons-nous ? En opposant matériau naturel et fabriqué, original et copie, et en jouant sur les rapports d'échelle, elle élabore des fictions fondées sur des phénomènes scientifiques qui la passionnent depuis son plus jeune âge telles l'astronomie, la physique ou encore la géologie. La littérature scientifique, qu'elle parcourt régulièrement sans en maîtriser parfaitement toutes les notions, stimule son imaginaire d'artiste.

Un paysage à caractère métaphysique s'offre au regard du spectateur.

Des cadres noirs rythment l'espace en jouant l'architecture du lieu. Dans cette installation, où extérieur et intérieur se confondent et où les chemins possibles sont multiples, on ne perçoit jamais qu'une fraction de l'espace total. Au fil de la déambulation, les points de vue sont démultipliés et à chaque instant différent, incitant à un recadrage permanent.

Inspirée par la suite de Fibonacci, l'artiste joue avec les formes et les démultiplie. Partant d'un tronc d'arbre qui sera coulé dans le bronze, elle le distord afin qu'il devienne élément architectural. Alicja explore la matière et recourt aux matériaux bruts tels le verre, le bois, la pierre ou le bronze. Mais rien n'est laissé au hasard. Ici et là sont disposés très précisément et minutieusement de façon symétrique par rapport aux cadres noirs vides ou pleins, des arbres fossilisés, des colonnes grecques, gothiques ou baroques. Le trouble s'installe. S'agit-il d'une image réelle ou d'une image réfléchie ? Plusieurs escaliers ponctuent l'espace, symboles de la progression vers le savoir, de l'ascension vers la connaissance. Ici bien au contraire, ils ne mènent nulle part, si ce n'est à sa propre image, réfléchie dans le « beau miroir ». S'agit-il d'un passage vers un autre monde, du reflet de notre âme ou encore de l'image de notre destinée ?

Enfin, Alicja Kwade nous oblige à

prendre conscience du temps qui passe, en tentant de rendre concrète une notion immatérielle, comme souvent dans son travail. En référence au mouvement planétaire, une horloge monumentale en lévitation, pendule de Foucault d'un nouveau genre, tournoie au-dessus de nos têtes au son des secondes qui défilent dans un décompte inexorable du temps.

Comme l'a écrit Maurice Merleau-Ponty<sup>2</sup>, « Ainsi le perçu, bien loin de s'opposer à l'imaginaire, comporterait une dimension onirique essentielle... offrant à la vision la texture imaginaire du réel... ». Ponctuée de références à l'histoire de l'art, cette immersion spatio-temporelle illusionniste nous invite à prendre le temps de nous perdre, mettre tous nos sens en éveil, qu'ils soient tactiles, rétinien ou auditifs, incitant à une réflexion sur notre perception du monde.

« Nous acceptons la plupart de ce qui nous entoure par pure habitude. Mais que savons-nous ou comprenons-nous vraiment ? » conclut simplement l'artiste.

<sup>1</sup>CCC OD : Centre de création contemporaine olivier Debré

<sup>2</sup>Merleau-Ponty « Le visible et l'invisible »

Riche de plus de 2 600 œuvres, le Fonds régional d'art contemporain Normandie Rouen, dans sa mission de diffusion de sa collection sur le territoire, prend le chemin des abbayes de la région. En partenariat avec l'association Abbayes de Normandie-route historique, ce Frac propose des expositions dans ces anciens lieux culturels, publics - ou privé pour Fontaine-Guérard, endroits du savoir et de la transmission, situés dans la grande Normandie. Sous le commissariat général de Véronique Souben, directrice de ce Frac, quatre expositions s'inspirent de l'atmosphère des abbayes qui les accueillent.

L'abbaye Saint-Georges de Boscherville développe avec *Du jardin au paysage*, un dialogue dessiné et photographié en adéquation avec le potager, le verger, les parterres de plantes aromatiques et médicinales du lieu. En résonance avec cette nature, les œuvres révèlent des effets de matière, de rendu et de point de vue dans cette confrontation. De Gérardiaz et ses natures foisonnantes à Pierre Ardouvin, du chantre du land-art Nils-Udo aux *Rochers à marée basse* (2015) de Thomas Barbey.

L'architecture est au cœur de l'exposition à l'abbaye Saint-Nicolas avec *Sur le motif*. Les approches d'autonomie de la forme, de la couleur, de la frontière entre art et design sont abordées, témoins de la richesse et de la diversité de leurs créations. Une trentaine d'artistes, de Chantal Barbançon à Yan Zoritchak, d'une sculpture minimaliste de Kate Blacker sur l'interrogation de la dimension du triangle à une exploitation de la forme conique avec *Zones* (2003) de Jean-Claude Bélégou dans l'espace du port du Havre. Ce dernier parle d'une « approche mentale



Georges Rousse, *Sans titre*, 1986, © Adagp, Collection Frac Normandie Rouen

et subjective. Un paysage mental, celui de l'oubli et du vide, en même temps que la mémoire ».

Connu pour ses trois jardins symbolisant la trinité, l'abbaye de Fontaine-Guérard met en avant celui des Quatre éléments : Eau, Air, Terre, Feu. À travers des vidéos issues de la collection du Frac et du Centre national des arts plastiques, notre regard se porte sur la façon dont les artistes contemporains s'approprient ces éléments et se confrontent aux enjeux artistiques ou écologiques, de Darren Almond à Hans Schabus, du plan fixe sur l'horizon maritime de *Linéa* (2003) du duo Bertran Berrenger, à *Saut* (2006) d'Annelise Ragno : deux hommes tournoyant dans le ciel.

Lieu de conservation des archives littéraires contemporaines, l'IMEC est installé dans l'abbaye d'Ardenne. Avec *Les titres courants*, l'artiste-commissaire Yann Sérandour confronte les fonds d'auteurs, d'éditeurs, d'institutions et d'associations, de revues et de presse de ce lieu de mémoire avec les collections des Frac de Rouen et de Caen. Dans sa démarche, il interroge les sources aussi bien artistiques qu'historiques dans une acceptation de la question de l'archive, se confrontant à la pratique du livre et de la lecture, entre captation des sources et libre circulation de leurs usages. Sont invités une trentaine d'artistes, d'Ignassi Aballi à Claire Morel, de Camila Oliveira à Julien Prévieux, sous le regard très emblématique de *La vache qui rumine* (1969) du cinéaste Georges Rey, film en plan-séquence fixe d'une vache broutant et ruminant.

► *Du jardin au paysage*  
Abbaye Saint-Georges de Boscherville  
Saint-Martin-de-Boscherville  
jusqu'au 16 juin

► *Sur le motif*  
Abbaye Saint-Nicolas,  
Verneuil d'Avre et d'Iton  
jusqu'au 6 octobre

► *Les titres courants*  
Abbaye d'Ardenne-IMEC,  
Saint-Germain la Blanche-Herbe  
du 29 juin au 15 septembre

► *Les 4 éléments*  
Abbaye de Fontaine-Guérard,  
Radepont  
du 13 juillet au 21 août



Matan Mittwoch, *Waste*, 2016, Collection Frac Normandie Rouen



jana sterbak, *Atlas*, 2002, Collection Frac Normandie Rouen

# LES PROJETS INÉDITS DU CRP/, DOUCHY-LES-MINES

PAR GILLES KRAEMER



Marc Gibert, *Couleurs du Nord*, Saint-Amand, Fléchettes, 1982, Collection du CRP/ © Marc Gibert



Anthony Haughey, *Home*, 1992 Collection du CRP/ © Anthony Haughey

Le CRP/ Centre régional de la photographie Hauts-de-France, fondé en 1982, est riche de plus de 9 000 œuvres. Dans cette collection, la commissaire Béatrice Andrieux a choisi une soixantaine de photographies, inédites, jamais exposées, produites par le CRP/, achetées aux artistes ou données par ceux-ci. Elle présente neuf artistes vivants, dans un champ de l'histoire de la photographie de 1982 à 1998, avec une diversité de thèmes et de techniques. Le territoire du Nord-Pas-de-Calais est principalement mis en exergue à l'exception de la série *Home* (1992) d'Anthony Haughey présentant le quotidien de quatre familles ouvrières de la communauté irlandaise de Belfast.

« Non retenue pour des raisons artistiques » dans le cadre de la Mission Photographique Transmanche - commande artistique emblématique initiée par le CRP/ pour accompagner le chantier du tunnel sous la Manche - Nationale 1 de Christian Meynen évoque les mutations régionales liées à cet exceptionnel ouvrage.

Dans le regard mélancolique de l'étatsunienne Mary-Ann Parkinson, *Espace* (1986) évoque sa solitude face au territoire qu'elle découvre dans des paysages en friche et dans les lumières tamisées d'intérieurs. Franco-québécoise, Louise Oligny s'intéresse à l'histoire et au destin du milieu ouvrier et minier des environs de Douchy-les-Mines.

Le workshop est une tradition du CRP/; celui de *Couleurs du Nord* animé par John Batho en 1982 permet la découverte des cibachromes de Marc Gibert autour du thème de la couleur.

Des photographies de Robert Bourdeau, Frédéric Cornu, Philippe Timmerman et Aris Georgiou accompagnent un ensemble de portraits au « format carte-de-visite »

des années 1890 dont une d'André Adolphe Eugène Disdéri inventeur de cette technique. Preuve de la richesse de ce Centre dirigé par Muriel Enjalran !

Issu du photo-club du comité d'entreprise USINOR Denain, le CRP/ est installé dans l'ancien bâtiment des P.T.T. de

Douchy-les-Mines depuis 1986. En 1991, il a été reconnu par le ministère de la Culture comme Centre d'art national.

► *Inédit(s) dans la collection du CRP/*  
Centre régional de la photographie Hauts-de-France,  
Douchy-les-Mines  
du 8 juin au 18 août



**L'Été photographique de Lecture**  
20.07 > 22.09.2019

Avec Rémy Artiges • Arthur Batut • Julien Coquentin • Julie Chaffort • Sarah del Pino • Marie Denis • Maitexu Etcheverria • Aurélie Ferruel et Florentine Guédon • Pascal Rivet • Françoise Saur • Nicolas Tubéry • Julie Vacher • Bruno Victoria

[www.centre-photo-lecture.fr](http://www.centre-photo-lecture.fr)

05 62 68 83 72 • 8 cours Gambetta, 32700 Lectoure

# BÊTES DE SCÈNE

31 MAI - 3 NOVEMBRE 2019



Kiki Bourdeau - Japan art house 2012 © Accorant, Bruxelles © ADAGE Plus, 2019

85 artistes internationaux dans la villa et les jardins

Visites, conférences et horaires en ligne - Entrée libre et gratuite  
FONDATION VILLA DATRIS 7, avenue des Quatre Otages  
84800 L'Isle-sur-la-Sorgue - 04 90 95 23 70  
[www.fondationvilladatriss.com](http://www.fondationvilladatriss.com) / [info@fondationvilladatriss.com](mailto:info@fondationvilladatriss.com)

SPIRITUALITÉ ET ONIRISME **AVEC GYAN PANCHAL**

PAR SYLVIE FONTAINE



Gyan Panchal, Vue de l'exposition *Au seuil de soi* au Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole. Crédit photo : Charlotte Piérot / SEM

Au lendemain du 30<sup>e</sup> anniversaire du MAMC de Saint-Etienne, la nouvelle directrice Aurélie Woltz nous annonce, en préambule de la visite, sa volonté d'inviter une fois par an un artiste en milieu de carrière à investir cette nouvelle et vaste architecture et ce en résonance avec la riche collection du musée.

Avec cette monographie, Gyan Panchal propose au visiteur de cheminer au travers de différents paysages où une trentaine d'œuvres retracent son parcours sur une dizaine d'années. Dans la filiation de l'art informel et de l'Arte Povera, sans oublier un clin d'œil à Marcel Duchamp, ce sculpteur s'intéresse aux matériaux délaissés, « non nobles », sans valeur ou sans qualité esthétique évidente. Lors de ses déambulations, tel un chiffonnier, il les glane. Car à ses yeux, chaque objet porte

une valeur intrinsèque, une « charge » invisible à qui ne sait prendre le temps de la percevoir, qu'il tente de nous révéler, au travers de gestes simples tels ponçage, découpe, recouvrement, soustraction.

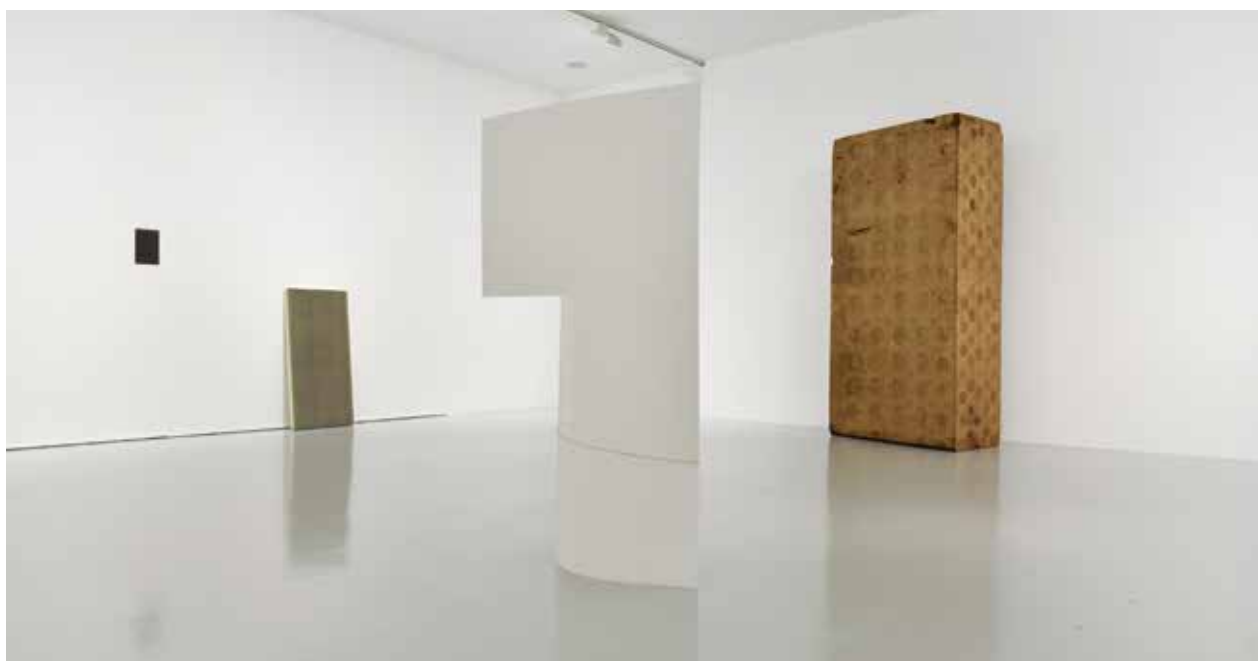
« Il faut regarder les matériaux et voir ce qui s'y joue » déclare-t-il. Comment passe-t-on d'un objet à une sculpture ?

D'emblée, un monolithe en polystyrène blanc envahit un premier espace exigu sous une lumière crue, faisant vibrer la matière découpée et nous obligeant à le contourner. On y décèle peu à peu, les traces de « gestes de peu de chose », les accidents liés au hasard de coupes fortuites, des cassures involontaires dégageant une nouvelle courbe. Le matériau nous raconte son histoire. Un autre fragment jaune pâle laisse apparaître d'étranges lignes et courbes évoquant le nombre

d'or, le tout dans un jeu permanent entre sculptural et pictural. La lumière diminue au fil des salles qui s'enchaînent, comme au cours d'une traversée de « moments climatiques ». Ne pas donner tout à voir immédiatement. Tel un archéologue, il faut prendre le temps, le temps de la collecte, le temps de l'exploration et du décryptage. Laver l'objet de son passé, afin d'en déplacer les codes et de le projeter dans un nouvel état, celui de la sculpture. Jeune diplômé, Gyan Panchal réside tout d'abord à Paris et s'intéresse à son environnement immédiat, récoltant des matériaux de construction le plus souvent synthétiques, abandonnés sur les chantiers. Il les enduit parfois de substances naturelles - pétrole brut, bitume de Judée, curcuma -, explorant ainsi la rencontre entre naturel et artificiel. Tel ce bloc de polystyrène usiné, aux couleurs mordorées, tamponné de pétrole, lui donnant l'apparence d'un métal précieux. Une feuille de carton plume est mise en tension évoquant une certaine œuvre de Giovanni Anselmo.



Gyan Panchal, *La lettre*, détail de l'exposition, 2015 - 2019, Courtesy Marcelle Alix



Gyan Panchal, Vue de l'exposition *Au seuil de soi* au Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole. Crédit photo : Charlotte Piérot / SEM





Gyan Panchal, *L'asile et Le foyer*, détail de l'exposition, 2019, Courtesy Marcelle Alix



Gyan Panchal, *Vue de l'exposition Au seuil de soi* au Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole. Crédit photo : Charlotte Piérot / SEM

Une autre est enduite de bitume de Judée, révélateur utilisé en photographie et en gravure.

Plus loin, des sculptures anthropomorphes aux couleurs pastel couchées ou appuyées contre le mur conversent entre elles et nous invitent à quitter le monde urbain afin de pénétrer dans un milieu rural où réside désormais l'artiste. Ici, les titres étranges des pièces précédentes, issus d'un ancestral langage indo-européen, font place à des intitulés révélant les actions humaines et marquant le lien entre l'homme et le territoire, l'homme et l'animal – le pas, le vol, l'haleine... Gyan Panchal, à l'instar de l'anthropologue Philippe Descola, souhaite dépasser le dualisme qui oppose nature et culture en s'intéressant aux relations entre humains et non humains.

Dans la vaste nef du musée, sous une lumière douce et naturelle de fin de journée, des objets ont été abandonnés

par le reflux de la marée, tels des corps fragmentés dispersés dans l'espace. Une botte solitaire, une jambe de combinaison, un gant, s'en vont, incomplets, claudiquant. La coque blanche d'un kayak de vitesse a interrompu son parcours en se brisant brutalement sur un bac de lait caillé, le renversant, dans une métaphore de nos choix de vie. Une main posée sur un silo tente d'appivoiser une nature qui résiste.

Dans la dernière salle, sous une lumière irradiante, la couleur réapparaît avec des objets colorés et ludiques qui se font écho : lorsqu'un bac à sable vert rencontre une chenille en béton. Une épave bleue, exhumée du lac de Vassivière, sous la forme d'une lettre brisée incomplète, nous invite à résoudre un rébus. Le soleil brille à nouveau, au travers de cette bâche suspendue jaune pâle, teintée par le sel.

L'artiste nous révèle les richesses intérieures

des matières et les joue dans une partition silencieuse à haut potentiel évocateur et poétique.

► *Au seuil de soi*  
Musée d'art moderne et contemporain  
Saint Étienne  
rue Fernand Léger, Saint Priest en Jarez  
jusqu'au 22 septembre



Gyan Panchal, *Le versant*, 2019. Kayak, bac de caillage (détail de l'exposition). Courtesy Marcelle Alix, 2019

- Vous souhaitez rencontrer les acteurs de la création d'aujourd'hui ?
- Vous désirez être informé(e) de l'actualité artistique et recevoir notre revue chez vous ?

## ADHÉREZ A ARTAÏS !

Rejoignez-nous en apportant votre soutien afin de nous permettre de vous proposer encore plus de visites et voyages !

### ADHÉSION SOUTIEN

**50 euros**, donnant accès à toutes nos visites et voyages  
**30 euros**, Tarif réduit pour les artistes, étudiants et sur demande

### ADHÉSION BIENFAITEUR

**100\* euros**, avec en + envoi de la revue à domicile

### ADHÉSION MÉCÈNE

Bénéficiez d'une offre sur mesure pour vos clients et/ou salariés

### ADHÉSION DONATEUR

**150\* euros**, avec en + inscription prioritaire aux voyages

**Adhésion en ligne sur [www.artais-artcontemporain.org](http://www.artais-artcontemporain.org)**

Pour toute question n'hésitez pas à nous contacter : [associationartais@gmail.com](mailto:associationartais@gmail.com) ou 06 10 96 20 30

\*déduction fiscale à 66%

# GILGIAN GELZER, LE DESSIN COMME PAS DE DEUX

PAR GILLES KRAEMER



Gilgian Gelzer, *Body Electric VI*, 2018. Gravure à bois perdu. Atelier Michael Woolworth. Courtoisie de Gilgian Gelzer et galerie Jean Fournier, Paris, Adagp, Paris, 2019



Gilgian Gelzer, *Sans titre*, 2018. Crayon de couleurs. Courtoisie de Gilgian Gelzer et galerie Jean Fournier, Paris, Adagp, Paris, 2019

Studio de chorégraphe ou atelier d'artiste ? Dans son atelier parisien du XIII<sup>e</sup> arrondissement, Gilgian Gelzer (né en 1951 à Berne) semble danser. « Tout mon corps s'implique dans cette relation physique, cet échange, cette rencontre avec la feuille de papier. C'est même un pas de deux que j'entame, dans ce dialogue avec la feuille accrochée au mur pour les grands formats ou posée sur la table pour les petits. Je travaille toujours debout dans ce départ du rien pour un nulle part. C'est une quête, un chemin. Chacun de mes formats induit un rapport différent avec la feuille ». Qui est-il, ce fils de diplomate, ayant appris le français à Caracas, passant son baccalauréat à New York, installé en France depuis 1970 pour des études aux Arts Décoratifs puis aux Beaux-Arts ? « Devenu sédentaire, après une enfance vagabonde » se plaît-il à souligner.

Le musée des Beaux-Arts de Caen, dans le cadre du cycle « Résonance », consacre une exposition à cet ancien professeur de l'École supérieure d'Arts et Médias de Caen/Cherbourg. Une soixantaine de dessins, des bois gravés monumentaux et de petites photographies, de 2008 à aujourd'hui est présentée. Ce lieu si imposant l'obligea à travailler d'après une maquette. Une réponse appropriée à la démesure de cet endroit. Cette exposition s'est construite dans un agencement nullement linéaire mais en un libre parcours circulaire « architecturé par le gris lumineux des murs ». « La vastitude du patio m'a dépassé, je ne pouvais dessiner directement sur les murs. Ceci aurait été trop construit alors que le temps de mon travail est celui de l'immédiaté ». Naquirent 4 triptyques *A light Year Away*, dans une connexion spatiale.

Fanatique du crayon, noir ou de couleur, il en apprécie la tendresse de la mine, son côté incisif, sa simplicité dans sa pratique lui « permettant de tendre vers l'essentiel : la réduction du trait ». Ses dessins se construisent dans un travail de la surface, d'un geste retenu. Aspect moins connu, la photographie est un prolongement du dessin, un fil conducteur dans lequel la couleur appert dans un questionnement

de la forme, de l'emplacement. Elle lui permet la découverte, la recherche de l'espace dans ses paysages. Cette approche physique de l'environnement, il la poursuit dans l'estampe, dans un dialogue physique avec le bois.

► **Gilgian Gelzer**  
Musée des Beaux-Arts de Caen  
Le château, Caen  
jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre



Vue de la MÉCA, photo Alexandre Dupeyron  
Architectes Bjarke Ingels (BIG) (Copenhague)

Nouveau chapitre dans l'histoire du Frac qui rejoint le bâtiment de la MÉCA, Maison de l'Economie créative et de la culture en Nouvelle-Aquitaine. Ce signal fort, porté par l'architecture de Bjarke Ingels sur l'axe stratégique des bords de la Garonne, élargit la vocation du Frac vers des pratiques encore plus transversales et innovantes, par le biais, notamment, du pôle innovation & création, en lien avec le dynamisme des entreprises néo-aquitaines. Le défi porté par Claire Jacquet, directrice de ce 6<sup>e</sup> Frac « nouvelle génération », replace la collection - de l'ordre de 1200 œuvres - sur plus de 37 ans, au cœur du dispositif et maillage du territoire. C'est donc un événement que symbolise l'exposition inaugurale : « Il était une fois dans l'Ouest ».

Conçue comme un manifeste, elle rassemble une pléiade d'invités (artistes, commissaires) et de projets inédits, à la fois en Nouvelle-Aquitaine et au-delà. Parmi les 16 projets, la grande fresque de Martial Raysse, résidant en Dordogne et invité par Claire Jacquet, « le carnaval à Périgueux » plante le décor et incite à une utopie commune à traverser. Avec Charles Fréger et Rachel Labastie, il est question de revenir à l'âme du pays basque à l'issue de résidences de création in situ. L'émergence en Nouvelle Aquitaine est abordée par Irwin Marchal, fondateur de la galerie Silicone à Bordeaux, à partir d'œuvres de trois collectifs issus des écoles des Beaux-Arts de la région, gravitant autour du rituel. Un dialogue autour du thème du nu, est proposé par Thierry Saumier à partir

d'œuvres du musée des Beaux-Arts de Libourne et des peintures d'Alexandre Delay, présent dans les collections du Frac.

Anne Dressen, commissaire du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, membre de 2012 à 2018 du comité d'achat du Frac, interroge les récentes acquisitions sous l'angle de l'ambivalence et de la transversalité.

Pascal Convert, artiste vivant à Biarritz, sur l'invitation de Claire Jacquet revient sur l'œuvre décisive de la falaise de Bâmiyân saccagée par les talibans, tandis que la SAFFCA (Southern African Foundation For Contemporary Art) établie à Saint-Emilion donne à voir la diversité de la scène contemporaine africaine, un axe défini comme prioritaire pour les acquisitions à venir du Frac.

Le pôle Innovation & Création dévoile « la grande traversée », œuvre qui résulte d'une collaboration entre l'artiste Alice Raymond et l'entreprise de tôlerie industrielle, T2i.

L'artiste Aurélien Mole réécrit une histoire de la photographie à partir des collections des trois Frac du territoire, tandis que les expérimentations menées par le Centre international d'art et du paysage de Vassivière sont évoquées à travers le paradigme de l'île. Enfin, et parce que la vocation du Frac est aussi d'être mobile, deux dispositifs de circulation et de diffusion nomades sont présentés pour la première fois.

Régionale et transfrontalière, cosmopolite et singulière, cette scène rejoint les enjeux défendus par l'écosystème Frac-MECA. Un champ des possibles qui marque une ère nouvelle.

► *Il était une fois dans l'Ouest*  
Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA  
5 parvis Corto Maltese, Bordeaux  
du 29 juin au 9 novembre



Alice Raymond, *La Grande Traversée*, 2018, © Alice Raymond, photo DR

# GIGANTISME – ART ET INDUSTRIE A DUNKERQUE

PAR MARIE DE LA FRESNAYE



Tania Mouraud, *SES OS*, 2019, Chapitre 1 : Paysage mental, Dunkerque © Amandine Mineo © Tania Mouraud, Adagp. Courtesy Rubis Mécénat cultural fund, 2019

Triennale hors norme déployée sur plus de 4000m<sup>2</sup> sur trois sites emblématiques de Dunkerque : le Frac Grand Large, la friche industrielle de la halle P2 et le Lieu d'Art et d'Action Contemporaine (LAAC), Gigantisme entend réévaluer la création française entre 1947 et 1989 (chute du mur de Berlin), souvent occultée face à la prédominance américaine. Cette 1<sup>ère</sup> édition qui ouvre le 4 mai, particulièrement ambitieuse s'inscrit avant tout dans une histoire du territoire.

Profondément marqué par les mutations d'après-guerre : Europe de l'acier et du charbon, utopie de l'ère industrielle, émergence d'un paysage nouveau, le patrimoine portuaire de Dunkerque est porteur d'un imaginaire puissant dont s'est saisi très tôt le fondateur du LAAC, Gilbert Delaine, capitaine d'industrie visionnaire qui attire de nombreux artistes auxquels il commande des projets grandioses. Cette utopie art et industrie, conceptualisée par la philosophe G eraldine Gourbe, commissaire avec Keren Detton, Sophie Warlop et Gregory Lang, se déroule en cinq temps : le paysage mental, à l'américaine, « space is a house » (ou la révolution domestique), écrans parallèles et points hauts - points bas, à partir de 200 œuvres, installations in situ extérieures, commandes particulières, multipliant les perspectives, résonances et parcours offerts aux visiteurs.

Parmi les projets emblématiques, Tania Mouraud, dans le cadre du chapitre 1, a conçu pour le site de Rubis Terminal, dans le port, un large diptyque noir et blanc à partir d'une citation de Shakespeare. Delphine Reist réactive la vocation de la Halle AP2 à partir de son installation lumineuse du pont roulant, Tatiana Trouvé se saisit du passé industriel de la filature avec des racks de bobines de cordage, Anita Molinero part du plastique

et autres matériaux dérivés du pétrole pour dessiner des mondes fantasmagoriques, Carlos Bunga choisit le carton, à la fois précaire et indispensable aux échanges mondialisés, et enfin Arman et Bernar Venet (« Effondrement »), sont déjà présents grâce à l'action du LAAC.

Le chapitre 2 revient sur cette modernité française à partir des collections du LAAC et ce paradigme art et industrie, porté par les nouveaux réalistes (Claude Viallat, Gérard Deschamp...). L'automobile (Jean Dewasne et Tinguely, Arman et Bernar Venet), la ville (Takis, Morellet, Nicolas Sch ffer), l'avènement des loisirs (Niki de Saint Phalle, Christo, Robert Malaval) participent à cette vision futuriste portée par une nouvelle sémantique et poétique (Jacques Villeglé, Matt Mullican, Vera Molnar, Isidore Isou ou Roland Sabatier).

Le 3<sup>e</sup> chapitre explore en écho avec la collection du Frac Grand Large et sur les trois niveaux de son bâtiment symbolique signé Lacaton&Vassal, la sphère intime et l'apport du décoratif artistique

français dans la modernité européenne et américaine, avec des artistes comme Daniel Buren, Yves Klein, Simon Hantaï, Bernard Pagès, Patrick Saytour, Pierrette Bloch.

Une r evaluation à l'origine de la naissance d'un courant minimaliste européen (Aurélie Nemours, Marcelle Cahn...) qui influence les designers (Pierre Paulin, Roger Tallon, Superstudio..), généralisant une sérialisation des pratiques et standardisation des intérieurs. Face à ce formatage domestique, une mise à distance s'opère par la dénonciation ou l'ironie, avec des artistes comme Michel Journiac, Daniel Spoerri, Alain Jacquet, Jacques Monory.

Le 4<sup>e</sup> chapitre rejoue l'horizon cinématographique de Dunkerque et son imaginaire maritime et urbain à travers un programme de cinéma semi-permanent au LAAC, conçu par la critique et commissaire, Pascale Cassagnau, en partenariat avec le CNC\*.

Le dernier volet propose des parcours permettant de mesurer par le regard ou l'écoute le gigantisme du territoire, à partir d'interventions d'artistes ou de chercheurs. Du toit de la Halle aux Sucres au Belvédère du Frac, de multiples passerelles et constellations se dessinent, ouvrant sur des prolongements inédits sur toute la région. Une utopie vibrante et fédératrice, locale et globale, industrielle et populaire, qui repense la place de l'art et de l'artiste dans un univers standardisé et qui saura toucher un large public.

\*Centre National du Cinéma et de l'Image Animée

► **Gigantisme**  
Pôle d'art contemporain de Dunkerque  
FRAC Grand Large et Halle AP2  
503 avenue des Bancs de Flandres, Dunkerque  
LAAC  
302 avenue des Bord es, Dunkerque  
du 4 mai au 5 janvier 2020



  Hera B y kta çıyan *On Threads and Frequencies*, esquisse de l'installation. Chapitre 1 : Paysage mental, 2019, Dunkerque, France   Courtesy de l'artiste, Green Art Gallery, Dubai



Balka Mirosław, *Heaven*, 2010, Hôtel de Caumont, photo : François Deladerrière

De leurs temps, après les chasseurs-cueilleurs, Néandertal et Sapiens ornaient les sites funéraires en disposant hiérarchiquement armes, parures, urnes, idoles, en offrande à une éternité digne de chefs-d'œuvre. En toutes civilisations, les princes - barbares ou religieux, collectent des trésors spectaculaires en accumulant des trophées en vue des cérémonies d'ostentation de leur pouvoir. Si déjà quelques romains s'initient à l'exercice, c'est en reconsidérant l'Antiquité à la pré-Renaissance que s'opère la transition vers l'arthothèque. Sur les pas de lettrés humanistes tel Pétraque, grand amateur de peinture, l'on quête marbres, bronzes, camées, minéraux, fossiles, graines, squelettes, céramiques, talismans, reliques, manuscrits, rarioras, curiosas et naturalias. Le concept d'inventaire sera signé par Charles V lui-même et Paul II en lancera l'esprit au sein de l'église.

Médicis, Doges, ducs de Bourgogne, rois de France, Saxe ou Bavière et princes de Dresde, enclencheront la nuance entre Trésor et Collection, en distinguant virtuosité d'exécution et exceptionnelle capacité d'invention des artistes ; témoins du goût et du savoir des propriétaires, les architectes déploieront en galeries, studios, fabriques et autres Wunderkammern, l'expression d'une curiosité encyclopédique, décorée d'allégories illustrant érudition et exhaustivité.

Dans les parlements, nobles et bourgeois échangent comparent et expliquent leurs classifications ; leur autorité de commanditaires infléchit le goût et les orientations créatives, assignant pour but d'être agréables au regard, de plaire ou surprendre et servir les enseignements moraux ou scientifiques.

A ces *Ensembles* rarement publics, Sixte IV en 1471 crée au Capitole - ni église ni palais - un type inédit d'anthologie baptisé plus tard du nom de « Musée ». Jusqu'à l'ouverture du Louvre aux œuvres de la couronne en 1793, Pise, Bale, Oxford, Florence, Venise et Londres arborent les collections princières pour fédérer le peuple. Au XIX<sup>e</sup> elles se démocratisent, cessant d'être l'apanage de ceux situés aux sommets des hiérarchies, savoirs ou richesses.

L'essor des musées thématiques et pédagogiques qui, malgré leurs propriétaires légaux, se muent en institutions nationales propriété symbolique de tout habitant, honore le chemin ouvert par ceux qui les premiers réunirent et exposèrent les œuvres des artistes *de leur temps*, dont les musées ne voulaient pas : Orsay leur doit l'essentiel de ses chefs d'œuvres.

Les années 80 fusionnent, via le maillage hexagonal des FRACS, les relations public/privé : les collectionneurs sont membres des comités d'achats ou d'administration, démontrant ainsi la complémentarité des

deux sphères en offrant un engagement plus noble que spéculatif.

Après que Suzanne Pagé leur rendit hommage par son exposition historique *Passions Privées'*, Michel Poitevin, membre de l'Adiaf, réalisera avec Gilles Fuchs, l'importance d'illustrer à quel point le collectionneur militant, au delà du simple statut d'ami des musées, agit avec davantage de souplesse, spontanéité, intuition et subjectivité, opérant des choix audacieux de l'ordre de l'engouement passionné, plutôt que d'une approche strictement raisonnée.

C'est en Avignon, au sein de l'extension de l'Hôtel de Caumont, écrin de la Collection Yvon Lambert, l'un des plus grands donateurs privés français après Picasso, que se tiendra la triennale *De leur Temps*. L'Hôtel Montfaucon, également œuvre XVIII<sup>e</sup> des frères Franque réhabilité par les frères Berger, abritant jadis l'école des Beaux-Arts, est le lieu rêvé pour accueillir cette 6<sup>e</sup> édition qui se propose d'exposer, autour du concept de chef-d'œuvre, ceux conçus et acquis depuis la naissance du tout nouveau millénaire.

#### Bibliographie

Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris-Venise, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, 1987.  
Catalogues *De Leur Temps* - 2004, 2007, 2010, 2013, 2016

<sup>1</sup> Suzanne Pagé, *Passions privées : collections particulières d'art moderne et contemporain en France. MAMVP 1995.*

# ART ET UTOPIE AU PAYS DES SOVIETS

PAR MARIE DE LA FRESNAYE



Gustav Klucis, *Dressez la bannière de Marx, Engels, Lénine et Staline !*, Esquisse pour une affiche 1933 Riga, Musée national des Beaux-Arts de Lettonie © Collection du musée national des Beaux-Arts de Lettonie

Dès le lendemain de la Révolution d'Octobre 1917, les artistes, sur l'injonction de Vladimir Maïakowski, proclament une fête de l'art destinée à tous dans les rues, les théâtres, les usines, véhiculée par les trains de l'*agit prop* de masse et les affiches Rosta. Cette utopie artistique de fusion de l'art dans la vie prendra fin avec l'avènement du réalisme socialiste et la répression imposée par Staline à partir de 1929. Cette période intense et féconde pour les avant-gardes n'avait été que partiellement réhabilitée, et c'est tout l'enjeu de l'exposition *Rouge* organisée par la Réunion des musées nationaux et le Centre Pompidou, 40 ans après *Paris-Moscou*.

Le parcours s'ouvre sur l'une des icônes de cette dynamique de réécriture de l'histoire et idéologie constructiviste : *la Tour de Tatline*, manifeste de cette transformation de l'art vers une logique industrielle. Autre icône, le premier monochrome de l'histoire de l'art, comme le souligne Nicolas Liucci-Goutnikov, commissaire, *Pur rouge* d'Alexandre Rotchenko dans le cadre de l'exposition décisive de 1921  $5 \times 5 = 25$ , où cinq artistes constructivistes appellent au renouvellement de l'art. Transformer également les modes de vie et usages de l'habitat, comme avec le Club Ouvrier de Rotchenko, escamotable pour partie, présenté à Paris à l'occasion de l'Exposition des Arts Décoratifs et Industriels modernes de Paris de 1925.

L'architecture devient le condensateur de ce nouveau type d'habitat communautaire. Le design d'objets et de textiles radicalise aussi ses positions avec les productions en série, suivant l'exemple de Lioubov Popova et Varvara Stepanova, seules artistes à être allées travailler en usine. Popova avait d'ailleurs amorcé au théâtre, avec El Lissitzy, des innovations majeures telle que la biomécanique, un jeu d'acteur basé sur

une discipline extrême des mouvements, et un rapprochement entre la scène et le public.

Les arts imprimés et le photomontage vont être le fer de lance de ce nouveau regard porté sur le réel, avec Gustav Klucis puis Rotchenko qui reprend les avancées de la photographie.

Le cinéma, avec les pionniers du montage que sont Sergueï Eisenstein et Lev Koulechov, participe à ce laboratoire d'une vie nouvelle. Point de bascule qui ouvre la 2<sup>e</sup> partie de l'exposition, le cinéma adopte peu à peu une narrativité plus traditionnelle, suivant l'impact de la politique de la répression prônée par Staline qui dissout les groupes artistiques à partir de 1932 : une période sombre de radicalisation du pouvoir et Grande Terreur qui n'épargne pas les artistes.

Ennemis de classe et ennemis du peuple sont pourchassés et leurs œuvres interdites. Le réalisme soviétique s'impose autour d'un culte de l'héroïsme des corps annonçant un avenir radieux. Les artistes doivent participer à cette glorification de la vigueur, tels Alexeï Pakhomov avec *le Bain des matelots de la flotte rouge* ou Alexandre Samokhvalov *Avec une perceuse série Jeunes femmes dans le métro* ou encore *Athlète avec bouquet*, oscillant entre approche canonique et érotisme sous-jacent.

Dans cette vague de paranoïa, l'architecture devient le support d'un programme impérialiste érigeant Moscou comme la capitale triomphante du socialisme. La construction du métro, largement relayée, se veut à la hauteur de ce nouvel appareil comme l'attestent les aquarelles de Boris Ignatovitch. Le monumental palais des Soviets, le plus grand édifice du monde, non réalisé finalement, implique de raser la cathédrale Saint-Sauveur. Moscou devient un pôle d'attraction majeur pour tous les artistes étrangers se réclamant

de la mouvance communiste, même s'ils deviennent l'objet de suspicion de la part du régime à partir du milieu des années 1930. Une idéalisation de la joie de vivre (*Lénine au parc Gorski avec des enfants et Pleine liberté* d'Alexandre Deïneka) et le culte des chefs conduisent peu à peu à un retour à l'académisme dans la peinture, le cinéma ou le théâtre, qui tombent dans une mythification caricaturale, loin de toute innovation formelle.

Lénine et Staline apparaissent selon une iconographie parfaitement maîtrisée, relayée par les grands formats officiels de Vassili Efanov ou Alexandre Guerassimov, largement diffusés sous forme de cartes postales ou d'affiches.

Impossible autonomie de l'art et faillite des utopies progressistes du départ.

Si l'art est finalement éradiqué par l'état et assujéti au politique, un art des soviets, souvent controversé, a bel et bien existé, et les avancées productivistes annoncent les futurs mouvements du XX<sup>e</sup> siècle, du ready made au design de l'objet.

► **ROUGE - Art et utopie au pays des Soviet**  
Grand Palais  
3 Avenue du Général Eisenhower, Paris, 8<sup>e</sup>  
jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet



Vladimir Tatline, *Maquette du Monument à la IIIe internationale*, 1919, Moscou, Centre d'Etat muséal et d'exposition ROSIZO ©Droits réservés



© Alexander Gronsky, série *The Edge* – Festival Photo La Gacilly 2019

Eclairer le monde grâce aux regards des photographes, voir là où nous n'irons jamais, déplacer la pensée vers des endroits inconnus, rendre compte de cultures ignorées, susciter les discussions, le festival photo La Gacilly, par la bouche de son directeur artistique Cyril Drouhet, à la conviction inébranlable, ne craint pas d'affirmer sa veine militante et son soutien à une photo éthique et humaniste. La dimension politique et démocratique est au cœur même du projet et la programmation est une incitation à débattre des grands enjeux environnementaux et sociétaux. Cet été encore, le festival transforme la petite ville bretonne en musée de plein air et présente une programmation de photos grand format de photographes du monde de l'art, du photojournalisme, de lauréats précédents, d'amateurs et de tirages anciens. Pour cette 16<sup>e</sup> édition, c'est au total 26 expositions que le public peut découvrir en déambulant dans les espaces publics, les jardins, les ruelles et les friches industrielles à ciel ouvert.

*A l'est du nouveau*, l'affiche conçue cette année par Michel Bouvet l'annonce en Une. Il y a trente ans tombait le mur de Berlin. Le festival fête cet anniversaire en proposant une sélection de travaux photographiques venant des pays de l'est. Du nouveau et même de l'inédit, avec les éclatantes photos couleur de Sergey Prokudin-Gorsky, datant d'avant 1915, encore jamais montrées. Inventeur de la diapositive, ce chimiste de profession a parcouru l'immense empire tsariste pour immortaliser les peuples d'une terre

plurielle et en est revenu avec des clichés d'une frontalité sidérante, restaurés par la Bibliothèque du Congrès à Washington. Le génie visuel révolutionnaire et constructiviste d'Alexander Rodchenko est mis à l'honneur dans des tirages prêtés par le Multimedia Art Museum de Moscou. C'est aussi l'occasion de voir une sélection rare de la mythique série *Invasion-Prague 68* de Josef Koudelka, faite au moment de l'entrée des chars soviétiques dans la ville,

dans une scénographie à la dimension des murs. Russie, Ukraine, Estonie, Pologne, etc... les regards de photographes contemporains dressent un panorama de cet « est » entre déliquescence, résistance et mélancolie.

En parallèle, la partie « Renaissance » du festival s'intéresse davantage à l'urgence climatique et l'empreinte environnementale durable. Là, la fonte des neiges en Arctique, ici les océans, (que le public est amené à découvrir à travers les courses aquatiques de l'apnéiste Guillaume Néry photographié par Franck Séguin), ailleurs le tourisme climatique et ses effets.

Les frontières, de celles estompées et qui pourraient bien ressurgir, sont aussi un sujet en ces temps de durcissement des notions de l'hospitalité. Mais même si le présent est maltraité et que le monde ne va pas si bien, au festival photo La Gacilly, il y a comme un refus de la fatalité et l'envie tenace de mettre en lumière la beauté fragile de notre monde. Pour la partager du regard et faire vivre ce fol espoir « Lorsqu'un homme seul rêve, ce n'est qu'un rêve. Mais si beaucoup d'hommes rêvent ensemble, c'est le début d'une nouvelle réalité. »\*

\* *Friedensreich Hundertwasser (1928-2000)*

► Festival photo La Gacilly  
La Gacilly, (Morbihan)  
Point-info : Place de la Ferronnerie  
du 1<sup>er</sup> juin au 30 septembre



© Sergey Prokudin-Gorsky, Library of Congress - Festival Photo La Gacilly 2019



MoCo Hôtel des collections à Montpellier – Image de synthèse Agence PCA Stream.

Fin 2015, Nicolas Bourriaud était nommé à la direction artistique de La Panacée et prenait en charge la préfiguration du futur Centre d'Art Contemporain de Montpellier. Prenant la suite de Franck Bauchard, le théoricien de l'esthétique relationnelle inaugurerait son commissariat à la Panacée en 2017 avec une exposition sur le minimalisme fantastique, intitulée *Retour sur Mulholland Drive*. Le renouveau de l'art contemporain à Montpellier provenait d'une impulsion de Philippe Saurel, élu maire en 2014, qui avait alors décidé de réorienter l'Hôtel Montcalm en espace d'art contemporain à la place du Musée de l'histoire de la France en Algérie initialement prévu. À l'époque, ce choix avait fait couler beaucoup d'encre.

### Ouverture du MoCo Hôtel des Collections

Nous voilà arrivés au début de cette aventure contemporaine, puisque le 29 juin 2019, aura lieu l'ouverture de l'entité principale du MoCo, l'Hôtel des Collections. Nicolas Bourriaud, co-fondateur du Palais de Tokyo puis directeur de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, a été désigné à la tête du MoCo - Montpellier Contemporain - en janvier 2018 pour trois ans. Il nous explique avoir reçu la double mission de « créer une institution innovante et de construire un parcours dans la ville ». Le MoCo est une institution multisite, puisqu'elle regroupe La Panacée - nouvellement centrée sur la création émergente -, l'École Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier et l'Hôtel Montcalm. L'innovation consiste à « recouper toute la chaîne de l'art, de la formation à la collection, en passant par l'exposition » souligne son directeur. Pour cela, il s'est entouré d'une équipe curatoriale « multi-tâches » dont Vincent Honoré, nouveau

directeur des expositions et ancien curateur à la Hayward Gallery de Londres, à la Tate et à la DRAF\*.

Après une rénovation totale menée par l'architecte Philippe Chiambaretta et son agence PCA-Stream, l'Hôtel des Collections sera bientôt le nouveau lieu branché de la ville. Bertrand Lavier a imaginé un jardin-atlas, composé d'espèces végétales du monde entier. Le bâtiment réhabilité accueillera de nombreuses interventions artistiques dont en premier lieu, l'œuvre lumineuse de Loris Gréaud, intitulée *The Unplayed Notes Factory*, réactivée dans l'espace restaurant-bar.

### L'exposition inaugurale de la Collection Ishikawa

La première collection à inaugurer les 1500m<sup>2</sup> d'espace d'exposition sera celle de l'entrepreneur japonais Yasuharu Ishikawa, initiée en 2011. La directrice artistique du Musée d'Art contemporain de Tokyo, Yuko Hasegawa, en assurera le commissariat d'exposition en proposant une sélection de 50 œuvres muséales (sculptures, vidéos, installations, photographies) d'environ 20 artistes internationaux tels que On Kawara, Felix Gonzalez-Torres, Pierre Huyghe ou encore Simon Fujiwara. Pour la seconde exposition, prévue pour octobre prochain, le directeur du MoCo souhaite révéler la collection publique russe constituée dans les années 90 pour un musée n'ayant jamais vu le jour et « réparer ainsi cette injustice ».

Si Nicolas Bourriaud affirme vouloir faire de Montpellier « la contre-scène culturelle française vis-à-vis de Paris », à l'instar de Los Angeles et New-York, c'est surtout pour assurer « une polarisation culturelle ».

Créer une « Californie mentale et culturelle qui irait de Marseille à Montpellier,

en passant par Sète », qui permettrait d'éviter l'anémie culturelle que provoque « l'extrême centralisation jacobine » et ainsi imposer une véritable alternative à Paris. La capitale étant en train de devenir « un showroom de luxe, inaccessible aux créateurs » selon lui.

### « 100 artistes dans la ville »

Il rend ici hommage à l'exposition organisée en 1970 dans les rues de Montpellier par quatre artistes originaires de cette ville - Tjeerd Alkema, Jean Azemard, Vincent Bioulès, Alain Clément - et issus du mouvement Support/Surface, en proposant sa version de la ZAT (Zone Artistique Temporaire) pour montrer que « l'art est un facteur du développement de la cité ». Des artistes locaux et internationaux comme Neil Beloufa, Pascale Marthine Tayou, Mona Hatoum, Lili Reynaud-Dewar, Gloria Friedmann, Braco Dimitrijevic ou encore Abdelkader Benchamma investiront différents lieux culturels et historiques, allant de la gare à l'École des Beaux-Arts, en passant par Sète. Cette « exposition sans commissaire » a assuré sa diversité par la présence d'un comité artistique composé du Centre Chorégraphique National, du Musée Fabre, du FRAC Occitanie et du réseau Mécènes du Sud.

En parallèle, La Panacée accueillera près de 80 artistes internationaux pour l'exposition « La Rue où le monde se crée », sous le commissariat de Hou Hanru, en partenariat avec le MAXXI à Rome. Une manière pour Nicolas Bourriaud de renverser la démarche de la ZAT en montrant « tout ce que les artistes réalisent dans la rue » et en exposant « à l'intérieur, l'image de l'extérieur ». Une sorte d'ode à l'art urbain, dans toutes ses composantes. Une façon de s'éloigner du sens que les français accordent au « street art » renvoyant à « une esthétique beaucoup plus fermée sur elle-même ».

Il semble que les craintes formulées à propos du projet MoCo soient en train de s'estomper, car « les galeries d'art contemporain bénéficient déjà des retombées positives », affirme Christian Laune, directeur de la galerie historique chantiersBoîteNoire. Les galeries de la ville seront d'ailleurs mises en lumière, dans un parcours off de la ZAT, et géolocalisées grâce à une application. Les acteurs locaux seront également mobilisés début septembre pour un salon du dessin contemporain nouvelle formule et renommé BOOM.





MoCo Hôtel des collections à Montpellier – Image de synthèse Agence PCA Stream.

Les étudiants des Beaux-Arts ne sont pas en reste puisque - depuis 2017 - la volonté de Nicolas Bourriaud est de « créer une véritable batterie de débouchés pour propulser les diplômés sur la scène artistique et montrer qu'il est inutile de

s'installer à Paris ou Berlin pour faire carrière ». Cette volonté est matérialisée par la création d'un post-diplôme intitulé « Saison 6 » en lien avec le réseau des biennales internationales, une résidence croisée à La Fonderie Darling de Montréal

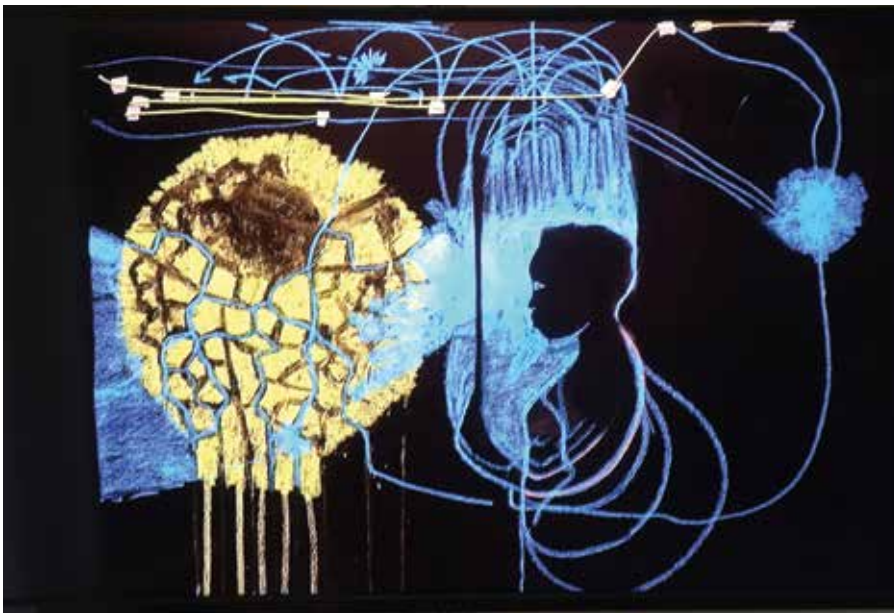
et le programme Post-Production développé avec le Château Capion à Aniane.

Le directeur du MoCo souhaite résolument provoquer « le désir de s'ancrer dans le sud », inséparable de son projet de « Californie culturelle ».

DRAF\* David Robert Art Foundation

- ▶ **Week-end inaugural au MoCo Hôtel des Collections**  
13 rue de la république, Montpellier  
les 29 & 30 juin
- ▶ **100 artistes dans la ville - ZAT 2019**  
dans le centre de Montpellier et à Sète  
du 8 juin au 28 juillet
- ▶ **La Rue où le monde se crée**  
La Panacée, 14 rue de l'École de Pharmacie  
du 8 juin au 18 août
- ▶ **Boom**  
La Panacée, 14 rue de l'École de Pharmacie  
du 5 au 8 septembre  
Plus d'informations sur [www.moco.art](http://www.moco.art)

## PRIX SCIENCES PO POUR L'ART CONTEMPORAIN 2019



Minia Biabiany, *Blue spelling, a change of temporality*, video, 2017, Prix du Jury

Né à l'initiative de quatre étudiantes de Sciences Po passionnées d'art, le Prix Sciences Po pour l'art contemporain est animé par la volonté de créer une passerelle entre l'Institut d'Études Politiques et le monde de l'art. Cette 10<sup>e</sup> édition a souhaité questionner une époque où passé, présent et futur se confondent en invitant les dix artistes : Minia Biabiany, Emilie Brout et Maxime Marion, Marc Buchy, Io Burgard, Dorian Cohen, Mathis Collins, Hilary Galbreath, Jérôme Grivel, Chrystèle Nicot, Yan Tomaszewski

à réfléchir sur le sens de la succession dans l'art.

Le jury, présidé par le Directeur de l'établissement Frédéric Mion, et comprenant Eva Barois de Caevell, Marc Bembekoff, Laurence Bertrand-Dorléac, Grégory Castéra, Jill Gasparina, Béatrice Josse, Flora Katz, Lucas Morin et François Piron, a remis le Prix du Jury à Minia Biabiany et le Prix du Public à Emilie Brout et Maxime Marion.



Émilie Brout & Maxime Marion, *bOmb*, 2018, vidéo générative, site web, 9' 58", production : la Villa du Parc, Annemasse, Prix du Public

ARTAIS  
partenaire média de

prix sciences po  
pour l'art  
contemporain

# 28<sup>e</sup> ÉDITION DE L'ART DANS LES CHAPELLES

PAR GUILLAUME CLERC



Bernard Pagès, *Les trois épis*, 2017. Chapelle Saint-Adrien, Saint-Barthélémy.  
L'art dans les chapelles 2017 © A. Mole

À partir du 5 juillet, L'art dans les chapelles revient pour sa 28<sup>e</sup> édition. Presque trente ans après sa première occurrence, la manifestation d'art contemporain continue de faire vivre le territoire du Centre Bretagne, dans le Pays de Pontivy et la Vallée du Blavet.

Sur toute la période estivale, cette association de communes, menée par une petite équipe de professionnels, s'emploie à proposer un dialogue entre création contemporaine plastique et lieux patrimoniaux d'exception. Une programmation de quinze artistes dont chacun se voit attribuer une chapelle (édifiée entre le XV<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle) où intervenir, est faite par le directeur artistique de la manifestation : le critique d'art et commissaire d'exposition Eric Suchère. Aucune thématique n'est associée à ces programmations annuelles, comme peuvent le faire d'autres manifestations d'art contemporain. Le dialogue entre l'artiste et la chapelle est le point de focalisation du projet artistique de L'art dans les chapelles. Il est avant tout le lieu d'une originalité renouvelée à chaque édition. Et c'est cette modalité qui fait perdurer le pari pris il y a plus d'un quart de siècle par des élus locaux.

En 2019, la programmation d'Eric Suchère reste dans la lignée des précédentes, avec un partage égalitaire entre artistes hommes et femmes, ce qui est assez rare pour le faire remarquer... Sa proposition offre une visibilité sur le travail d'artistes français et étrangers, de différents niveaux de notoriété. Voici la dite programmation : Estèla Alliaud, Benjamin Laurent

Aman, Marc Bauer, Roxane Borujerdi, Claire Chesnier, Clément Cogitore, Marc Couturier, Isabelle Ferreira, Agnès Geoffroy, Kacha Legrand, Katja Mater, Jean-Luc Moulène, Thomas Müller, François Pourtaud et Gilles Tébooul.

Ce qui marque, dans la découverte d'une telle programmation, et cela a toujours été la volonté des différents directeurs artistiques de la manifestation, c'est la diversité des médiums représentés. Même si les projets des artistes ne s'arrêtent jamais à leurs médiums de prédilection, et que l'expérimentation est aussi au cœur des interventions dans les chapelles,

on trouvera toujours des occurrences des pratiques fondamentales de l'art contemporain ; en 2019, la peinture avec Gilles Tébooul ou Claire Chesnier, le dessin avec Marc Couturier, Thomas Müller ou Marc Bauer, la sculpture avec Isabelle Ferreira, Kacha Legrand ou Jean-Luc Moulène, la photographie avec Agnès Geoffroy, le son et la vidéo avec Katja Mater, Benjamin Laurent Aman ou Clément Cogitore, l'installation et le travail de la lumière avec François Pourtaud ou encore Estèla Alliaud...

C'est avec l'intime conviction que ces pratiques peuvent se conforter les unes les autres, que l'équipe fonctionne dans son travail d'organisation de cette manifestation. Cela par le développement de trois circuits de visites des chapelles à travers le paysage pastoral breton. Avec plus de 68 000 entrées réalisées en 2018 sur ses circuits, une présence à l'année sur le territoire de son service des publics pour l'organisation de résidences d'artistes, de workshops de création, de rencontres autour de la création, L'art dans les chapelles est un outil de développement du territoire et d'une intelligence collective autour de la création plastique, ce qui en fait la cinquième manifestation d'art contemporain à l'échelle nationale.

► *L'art dans les chapelles*  
28<sup>e</sup> édition - 15 artistes/20 sites patrimoniaux/  
3 circuits à partir de Pontivy, Bretagne  
5 juillet au 15 septembre



Polly Apfelbaum, *LIFE IS NOT BLACK AND WHITE / La vie n'est pas tout blanc ou tout noir*, 2017, Chapelle Saint Jean, Le Sourn. L'art dans les chapelles 2017. Photo Aurélien Mole

**ABBAYE DE MAUBUISSON**

avenue Richard de Tour, Saint Ouen l'Aumône  
**Julien Colombier**  
du 19 mai au 5 octobre

**ASSOCIATION PREMIER REGARD**

10 rue Humblot, Paris 15<sup>e</sup>  
**Claudia Tennant**  
du 19 au 27 septembre

**BÉTONSALON**

9 esplanade Pierre Vidal-Naquet, Paris 13<sup>e</sup>  
**Jean-Charles de Quillacq :**  
*Ma système reproductive*  
du 3 mai au 13 juillet

**BNF FRANÇOIS MITTERRAND**

Quai François Mauriac, Paris 13<sup>e</sup>  
**Antonio Seguí**  
jusqu'au 26 mai

**CAPA, CENTRE D'ARTS PLASTIQUES D'AUBERVILLIERS**

3 allée Gustave Courbet, Aubervilliers  
**Julie Balagué**  
*Utopie, Maladrerie*  
du 4 mai au 16 juin

**CENTRE D'ART CONTEMPORAIN**

**ALBERT CHANOT**  
33 Rue Brissard, Clamart  
*take (a)back the economy*  
jusqu'au 7 juillet

**CENTRE D'ART CONTEMPORAIN DE BRETAGNE**

Rue Henri Douard, Brétigny-sur-Orge  
**Sébastien Rémy, Les cellules blanches, nues et le sommeil électrique**  
jusqu'au 8 juin

**CENTRE CULTUREL CANADIEN**

5 rue de Constantine, Paris 7<sup>e</sup>  
**Dianne Bos, The sleeping green**  
jusqu'au 8 septembre

**CENTRE POMPIDOU**

*Move 2019, Danse, Performance, Image en mouvement*  
du 24 mai au 9 juin  
*La préhistoire*  
du 8 mai au 16 septembre  
**Bernard Frize**  
du 29 mai au 26 août  
**Dora Maar**  
du 5 juin au 29 juillet

**CENTRE TIGNOUS D'ART CONTEMPORAIN - SERVICE DES ARTS PLASTIQUES**

116, rue de Paris, Montreuil  
*Objets rêvés*  
jusqu'au 20 juillet

**CNEAI**

1, rue de l'Ancien canal, Pantin  
*Architectural wo/anders*  
du 11 mai au 30 juin  
*Museums without buildings*  
du 21 juin au 15 septembre

**CPIF**

107 avenue de la République, Pontault-Combault  
**Barbara Breitenfellner**  
du 2 mai au 13 juillet

**DRAWING LAB**

17 Rue de Richelieu, Paris 1<sup>er</sup>  
**Nikolaus Gansterer,**  
*Drawing as thinking in action*  
jusqu'au 15 juin

**ECOLE ET ESPACE D'ART CAMILLE LAMBERT**

35 avenue de la Terrasse, Juvisy-sur-Orge  
**9<sup>e</sup> édition de Hors d'œuvres 13 plasticiens dans 11 jardins**  
les 25 et 26 mai

**ECOLE MUNICIPALE DES BEAUX-ARTS / GALERIE EDOUARD MANET**

3 place Jean Grandel, Gennevilliers  
**Jagna Ciuchta, Darlingtonia, la plante cobra**  
jusqu'au 15 juin

**ENBSA**

14 rue Bonaparte, Paris 6<sup>e</sup>  
Cabinet des dessins  
**Jean Bonna, Jérôme Zonder, Portraits**  
du 15 mai au 29 juin

**ESPACE ELECTRA - FONDATION EDF**

6 rue Récamier, Paris 7<sup>e</sup>  
**Fabrice Hyber et Nathalie Talec, Coup de foudre**  
jusqu'au 20 octobre

**FONDATION LOUIS VUITTON**

8, Avenue du Mahatma Gandhi, Bois de Boulogne, Paris 16<sup>e</sup>  
**La collection de la fondation.**  
*Le parti de la peinture*  
jusqu'au 26 août  
**La collection Courtauld.**  
*Le parti de l'impressionnisme*  
jusqu'au 17 juin

**FONDATION CARTIER**

261, boulevard Raspail, 14<sup>e</sup>  
**Nous les arbres**  
du 11 juillet au 10 novembre

**FONDATION D'ENTREPRISE RICARD**

12 Rue Boissy d'Anglas, 8<sup>e</sup>  
**Pauline Curnier-Jardin et Marie Losier, Parties, sans éteindre la lumière**  
du 21 mai au 29 juin  
**Exposition de groupe**  
du 9 au 13 juillet

**FONDATION HENRI CARTIER-BRESSON**

79, rue des Archives, Paris 3<sup>e</sup>  
**Guy Tillim, Museum of the revolution**  
jusqu'au 2 juin

**FRAC ILE-DE-FRANCE - LE PLATEAU**

place Hannah Arendt, Paris 19<sup>e</sup>  
**Simon Starling, Catherine, Masahiko, Rex et les autres**  
du 16 mai au 21 juillet

**GALERIE DES GALERIES**

Galerie Lafayette Haussmann, 1<sup>er</sup> étage/  
40 bd Haussmann, Paris 9<sup>e</sup>  
**Sabina Lang et Daniel Baumann**  
jusqu'au 9 juin

**GRAND PALAIS**

3, avenue du Général Eisenhower, Paris 8<sup>e</sup>  
**La Lune : Du voyage réel aux voyages imaginaires**  
jusqu'au 22 juillet

**IMMANENCE**

21 avenue du Maine, Paris 14<sup>e</sup>  
**Faire Collection, Multiples**  
du 11 mai au 18 juin

**JEU DE PAUME**

1 place de la Concorde, Paris 1<sup>er</sup>  
**Luigi Ghirri, Cartes et territoires**  
**Florence Lazar, Tu crois que la terre est chose morte.**  
**Julie Béna, La Fenêtre d'Opportunité**  
jusqu'au 2 juin  
**Sally Mann, Mille et un passages**  
**Marc Patout, de proche en proche**  
**Ben Thorp Brown, L'Arcadia Center**  
du 18 juin au 22 septembre

**JEUNE CRÉATION**

21, rue Etex, Paris 18<sup>e</sup>  
**En cas de pluie**  
**Evènement**  
le 19 mai de 14h à 19h  
galerie Thaddaeus Ropac de Pantin  
**Performances**  
le 29 juin et le 6 juillet  
de 14h à 18h

**KADIST ART FOUNDATION**

19 bis rue des Trois-Frères, Paris 18<sup>e</sup>  
**Hikaru Fujii, Les nucléaires et les choses**  
du 18 mai au 28 juillet

**LAFAYETTE ANTICIPATIONS**

9 Rue du Plâtre, Paris 4<sup>e</sup>  
**Hella Jongerius, Entrelacs, une recherche tissée**  
du 7 juin au 8 septembre

**LA GALERIE, CENTRE D'ART CONTEMPORAIN**

1 rue Jean-Jaurès, Noisy-le-Sec  
**Anu Pöder, Ruum minu ihu jaoks. Une pièce pour mon corps**  
du 18 mai au 13 juillet

**LE BAL**

impasse de la Défense, Paris 18<sup>e</sup>  
**Barbara Probst, The Moment in Space**  
du 9 mai au 25 août

**LE CENTQUATRE**

5 rue Curial, Paris 19<sup>e</sup>  
**Circulation(s) : festival de la jeune Photographie Européenne**  
jusqu'au 30 juin

**LES INSTANTS CHAVIRÉS**

7 rue Richard Lenoir, Montreuil  
**Julien Clauss, Ground Noise**  
**Jérôme Poret, La teinturière de la lune**  
jusqu'au 26 mai

**MAIF SOCIAL CLUB**

37 rue de Turenne, Paris 3<sup>e</sup>  
**Tentatives de bonheur**  
jusqu'au 26 juillet

**MAINS D'ŒUVRES**

1 rue Charles Garnier, Saint-Ouen  
**John Cornu, Les âmes grises**  
du 6 au 23 juin

**MAISON D'ART BERNARD ANTHONIOZ**

16, rue Charles VII, Nogent-sur-Marne  
**Une journée avec Marie Vassilieff**  
du 16 mai au 21 juillet

**MAISON DES ARTS DE MALAKOFF**

105 avenue du 12 février 1934, Malakoff  
**« Où est la maison de mon ami ? »**  
jusqu'au 9 juin

**MAISON POPULAIRE**

9 bis rue Dombasle, Montreuil  
**Ici sont les dragons, venez comme vous êtes**  
du 7 mai au 13 juillet

**LA MARÉCHALERIE**

5 avenue de Sceaux, Versailles  
**Didier Fiúza Faustino, Lampedusa**  
du 3 mai au 13 juillet

**MICRO ONDE**

8 Avenue Louis Breguet, Vélizy-Villacoublay  
**Briser le 4<sup>e</sup> mur**  
jusqu'au 29 juin

**MOMENTS ARTISTIQUES**

41 rue de Turenne, Paris 3<sup>e</sup>  
**Régine Kolle, Toxic twins**  
les 17, 18 et 19 mai  
**Léo Delarue et Patrick Loughran, Vert de rouge - rouge de fer**  
les 21, 22 et 23 juin

**MONNAIE DE PARIS**

11, quai de Conti, Paris 6<sup>e</sup>  
**Thomas Schütte, Trois Actes**  
jusqu'au 16 juin

**MUSÉE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS**

11 avenue du président Wilson, Paris 16<sup>e</sup>  
**Thomas Houseago, Almost human**  
jusqu'au 14 juillet

**MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE**

62 rue des Archives, Paris 4<sup>e</sup>  
**Erik Nussbicker, [Apokatastasis] - Jardin intérieur**  
jusqu'au 30 juin

**PALAIS DE TOKYO**

13 avenue du président Wilson, Paris 16<sup>e</sup>  
**Prince.sse.s des villes**  
**Dacca, Lagos, Manille, Mexico et Téhéran**  
du 21 juin au 9 septembre

**VILLA VASSILIEV**

21 avenue du Maine, Paris 15<sup>e</sup>  
**Une journée avec Marie Vassilieff**  
**Liv Schulman, Le Gouvernement**  
du 16 mai au 21 juillet

# DJAMEL TATAH

17 mai - 1<sup>er</sup> septembre 2019

Une installation monumentale imaginée  
pour le musée des Arts et Métiers

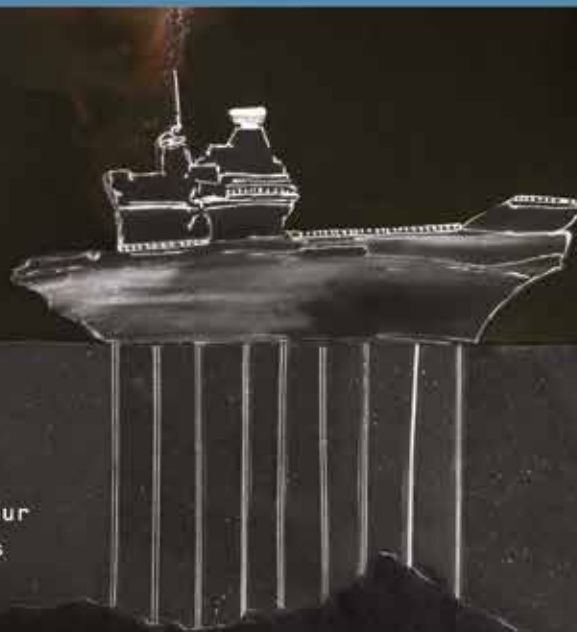


Dircom Cnam - DB - Djamel Tatah, dessin numérique.  
Détail du projet. Musée des Arts et Métiers 2019. Droits réservés.

26.3. - 23.6.2019

PARIS  
تاتة-تاتة

Une installation de l'artiste Anaïs Tondeur  
et de l'anthropologue Germain Meulemans



Musée des Arts et Métiers. 60 rue Réaumur. Paris 3<sup>e</sup>. [www.arts-et-metiers.net](http://www.arts-et-metiers.net)

Paris, Tatischevilly, sculptures mixtes, © Anaïs Tondeur, 2019. Commission Propriété des Arts et Métiers 2019.

Dircom Cnam - DB